



Eva Yerbabuena et son ensemble flamenco sont montés sur la scène d'Iş Sanat pour la clôture de la saison culturelle du prestigieux centre culturel stambouliote.

Sharapova- Kanepi ou Barbie face à Blondie

Au premier regard sur le court Philippe Chatrier, il est difficile de les reconnaître. Qui est qui ? Les deux portent une visière de caissière chez McDonald's.

(lire la suite page 12)



Haldun Dormen : « Le théâtre est toute ma vie »

Né à Mersin le 5 avril 1929, Haldun Dormen est l'un des plus célèbres hommes de scène de Turquie.

(lire la suite page 3)



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Supplément gratuit, NDS

L'Art et la Littérature



12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 123, Juin 2015

Le sommet d'Istanbul 2015 parle des femmes réfugiées et des déplacées internes

Le sommet d'Istanbul 2015, qui s'est tenu à l'hôtel Gorrion les 9 et 10 mai derniers, a rassemblé 300 participants. La seconde édition de ce forum a permis d'évoquer les thèmes de l'efficacité de l'action humanitaire, du rapport de cette action aux femmes, des femmes réfugiées et des déplacées internes, et de la condition peu enviable des femmes du Moyen-Orient.

Le sommet a rassemblé de nombreuses femmes ayant de grandes responsabilités et un rôle de meneuse ; l'assemblée était en grande majorité féminine, et seules des femmes se sont exprimées.

La première intervenante du panel concernant les femmes réfugiées et les déplacées internes, c'est-à-dire les femmes ayant dû quitter leur foyer et étant considérées comme des réfugiées dans leur propre pays, s'appelle Natalia Marcela Molina, juge pénal de première instance et membre de la commission directrice des femmes juges d'Argentine. Elle a porté à notre attention le fait que les femmes latines sont aussi affectées par des violences qui font d'elles des réfugiées ou des déplacées internes, avant d'évoquer

ce qui constitue selon elle la condition sine qua non de la paix : « Je viens d'un pays qui a connu beaucoup de traumatismes. Il est urgent de créer des protocoles d'urgence dynamiques ; aussi, le dialogue doit être un outil de la paix sociale. Si les humains ne s'écoutent pas entre eux, alors ils vont se détruire entre eux ». Déplorant le fait que bien trop souvent, les accords économiques passent avant les vies humaines, Molina a évoqué l'exemple des réfugiés qui meurent noyés chaque mois en tentant d'immigrer. Elle a terminé en martelant la nécessité absolue d'installer définitivement les réfugiés et ainsi de mettre fin à leurs conditions de vie inhumaines.

(lire la suite page 9)

Projet de constructions à Bebek : « le Bosphore n'est pas à vendre ! »



Le jeudi 21 mai dernier s'est tenue une conférence dans le quartier de Bebek afin de sensibiliser les opinions au sort de la zone, menacée par les récents projets de construction de parkings et d'un port de plaisance. Le 5 avril dernier déjà, une manifestation avait eu lieu afin de stopper cette entreprise. Lumière sur des initiatives nécessaires.

Un projet qui dérange

Les résidents du quartier de Bebek, situé sur la rive européenne d'Istanbul, ont décidé de s'unir afin de protester ensemble contre la destruction d'un accès au Bosphore et pour réclamer l'abandon immédiat des projets de construction récemment décidés par la municipalité d'Istanbul. Ces indignés ont nommé leur communauté « Bebek Semt Girişimi » (BSG), soit en français « Initiative du quartier Bebek », et se sont lancés ensemble dans un combat qui s'annonce acharné.

En effet, la côte maritime reliant Bebek et Aşiyân pourrait voir sous peu son paysage complètement transformé : la construction d'un port de plaisance d'une capacité de 300 bateaux a été décidée, de même que celle d'un parking pouvant accueillir 150 véhicules et qui nécessiterait que l'on bétonne la zone, interdisant ainsi l'accès au Bosphore. Ces décisions clairement mercantiles secouent depuis quelques mois tout le quartier.

Dans sont communiqué, le BSG assène : « Ne laissez pas le nom de 'Tekne Park' vous tromper. Comme vous pouvez l'ob-



server à Tarabya, l'étape suivante est d'ajouter une digue. Ce projet signifie un réel massacre de la nature et de l'aménagement urbain (...) Appeler ces ports 'Tekne Park' (espace de stationnement de bateaux) est une tentative d'outrepasser la décision légale prise à l'encontre du projet. La loi ne prend pas en compte les noms, mais le mal infligé à l'environnement naturel et aux citoyens (...) Nous avons la loi de notre côté, nous avons la 'loi sur la planification du développement physique' de notre côté. Nous avons la force et le soutien de tous ceux qui sont déterminés à protéger la nature ».

(lire la suite page 7)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Licenciements à la pelle, à qui le tour ?

Le directeur technique de la sélection turque Şenol Güneş, qui avait conduit l'équipe nationale vers une glorieuse troisième place à la coupe du monde de football 2002, a deux ans plus tard été viré sans être rémunéré. Il est depuis l'an dernier le directeur technique de Bursaspor ; son club a marqué trois buts contre Fenerbahçe au stade Şükrü Saracoğlu et disputera la finale de la coupe de Turquie.

(lire la suite page 5)

Retour sur...

Les émotions et les regards, l'Édito de Mireille Sadège, P. 2

Royaume-Uni/UE : 40 ans d'incompréhension, Juliette Vagile, P. 2

Le VIe Forum International de l'Énergie - Istanbul, Eren Paykal, P. 6

Food for Diplomacy : le Sud-Est et sa complexité se livrent en cuisine, P. 8

Nouvel Espace : le fruit de la passion de Renault, Daniel Latif, P. 10



Erratum : les noms des photographes à qui nous devons les clichés de la soirée des 10 ans (en une et page 6-7 du dernier numéro) ont été omis. Il s'agit d'Aramis Kalay et de Levent Kulu, que le journal remercie encore pour leur contribution.



Ali Türek

Des mondes possibles

Au sein des longues frontières, une guerre fratricide se poursuit sans faire trop de bruit. Dans ce coin qui n'a plus sa place privilégiée dans les tours d'ivoire, un fervent combat oppose les détenteurs d'un savoir.

'Hétérodoxes', quelques économistes réunis autour d'un Manifeste pour une économie pluraliste constituent dans ce combat un front face aux orthodoxes du monde économique, majoritaires et omniprésents dans la lignée des théories néoclassiques. L'ouverture de l'économie à la diversité par l'intermédiaire des sciences sociales s'oppose à l'idée omniprésente d'une science pure et dure. Deux visions de l'économie, de sa science, mais encore du monde s'affrontent.

La guerre des économistes ne se déroule plus dans leur tour d'ivoire. Elle est toute proche de nous. Le discours économique domine le débat public dans tous les coins possibles. Cet économisme, évoqué par le philosophe Marcel Gauchet dans son échange avec l'économiste Daniel Cohen paru dans l'Obs du 23 octobre dernier, n'est en effet qu'un autre aspect de l'emprise de la technique, de l'unanimité et de ses experts.

Et c'est justement pour cette raison, parce qu'il est définitivement présent parmi nous, que ce combat interne reprend la tournure d'une plus grande lutte à l'échelle de la société.

Concevoir le savoir économique et sa production devient plus que jamais une question fondamentale à laquelle le plus grand nombre doit apporter sa contribution.

Face à la tant décriée 'désintellectualisation de la société' où l'expert prend la place 'publique' de l'intellectuel, la possibilité même de ce débat propose une issue importante pour retrouver la 'société'.

Michaël Walzer la concevait en sphères variées comme la politique, le droit, l'économie, le sport, l'éducation ou la religion. Cette société était régie par les principes-guides et les biens correspondants à chacune de ces sphères ; comme la compétition pour le sport ou l'argent pour l'économie.

D'après sa thèse sur l'égalité complexe, tout l'enjeu consiste à ne pas laisser un de ces principes régner sans partage sur d'autres sphères que la sienne.

À la lumière de cette lecture, cet enjeu devient ainsi un devoir citoyen pour préserver l'autonomie des sphères de la société dans laquelle on 'vit', face à l'emprise dévorante de la technicité du discours économique ou juridique, imposant une vue unique d'un seul système d'organisation possible...

L'ouverture d'un débat serein sur les notions clés de l'économie est pour cette raison primordiale. Peut-être pas comme une ouverture de l'économie dans sa logique autonome vers les sciences sociales mais certainement comme une reconnaissance de la place essentielle -mais actuellement négligée- que méritent ces sciences dans le débat public.

L'intellectuel est mort depuis longtemps. Le propos est désormais banal. Mais contesté.

Depuis Candide, on sait parfaitement qu'on ne vit plus « dans le meilleurs des mondes possibles » de Leibniz.

Royaume-Uni/UE : 40 ans d'incompréhension

La victoire écrasante des conservateurs de David Cameron aux législatives britanniques réaffirme donc le doute qui planait sur une potentielle sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne. La suite logique de plusieurs décennies de relations tumultueuses.

Des relations historiquement conflictuelles

L'euro-scepticisme britannique n'est pas quelque chose de nouveau au regard des relations ambiguës voire conflictuelles qu'entretiennent Londres et Bruxelles. Difficile de croire que l'idée d'un projet d'« États-Unis d'Europe », qu'on retrouva à travers les âges chez Napoléon, Victor Hugo, Trostki ou encore Stefan Zweig, était très chère à la plus grande figure britannique contemporaine, Winston Churchill, qui s'en fit l'avocat lors de son discours à Zurich en 1946.

Et pourtant, dix ans plus tard déjà, lors de la mise en place de la Communauté économique européenne (CEE), on ne peut pas dire que le Royaume-Uni se précipita pour demander son adhésion. Ce n'est qu'en 1961, après avoir constaté le retard relatif qu'enregistrait leur économie vis-à-vis de celles de la France et de l'Allemagne, que les Britanniques, par l'intermédiaire de leur Premier ministre Harold Macmillan, adressèrent officiellement une demande d'adhésion.

Après de nombreuses difficultés, cristallisées par les deux vetos d'un Charles de Gaulle méfiant, et à la suite d'un référendum où le « yes » l'emporta à 67%, le Royaume-Uni ratifia enfin son entrée à la CEE en 1973 en compagnie de l'Irlande et du Danemark. Comme cela devait maintes fois se répéter par la suite, l'intérêt du Royaume se situait uniquement au niveau des avantages procurés par le marché unique. Détail amusant : à cette époque, les positions des classes politiques étaient totalement inversées sur le sujet : les conservateurs soutenaient complètement le projet alors que les travaillistes de Michael Foot y étaient farouchement opposés.

Naturellement, le soutien des conservateurs pour l'entrée au sein la CEE n'en a pas non plus fait des europhiles chevronnés. D'autant plus que quelques années plus tard devait arriver au pouvoir Margaret Thatcher. Contre l'idée d'une Europe fédérale comme contre celle d'une monnaie unique, elle négociera sans relâche en faveur d'une baisse de la participation du Royaume-Uni au budget européen. En 1984, elle obtiendra enfin un rabais après de longues négociations parfois violentes avec le président de la Commission européenne, le français Jacques Delors. On retiendra de cette époque agitée le célèbre « *I want my money back* » de la Dame de fer.

Les relations entre le Royaume-Uni et Bruxelles ne se sont pas davantage adoucies après le départ de Thatcher. Cela s'est encore vu lors des différentes élections pour la présidence de la Commission européenne où les anglais ont systématiquement posé leur veto lorsqu'un candidat jugé « trop fédéraliste » s'y présentait. Ce fût le cas sous John Major contre le Belge Jean-Luc Dehaene, sous

Tony Blair avec le Belge Guy Verhofstadt, et enfin sous David Cameron contre le Luxembourgeois Jean-Claude Juncker. L'idée anglaise de freiner la construction européenne et de prendre ses distances avec elle n'est donc pas nouvelle. La rupture de ce vieux couple qui ne s'aime plus sera peut-être consommée en 2017, date prévue de la mise en place au Royaume-Uni d'un référendum sur la question de la sortie définitive de l'Union européenne. Mais quels seraient les effets d'une sortie de l'UE ?

Une sortie vraiment profitable ?

L'avantage premier que soutiennent tous les eurosceptiques est, comme souvent, de nature économique : le Royaume-Uni ne serait plus soumis à la participation financière au budget de l'Union européenne, tant critiqué par Thatcher dans les années 1980.

Aujourd'hui, le Royaume-Uni et ses 13,8 milliards d'euros versés est le quatrième contributeur à ce budget (11,5% du total), derrière l'Allemagne, la France et l'Italie.

Une sortie permettrait également au pays de se décharger de toutes les contraintes réglementaires imposées par l'UE, notamment en matière d'agriculture avec les quotas de la PAC (Politique agricole commune), qui avait déjà été renégociés sous Tony Blair. De plus, selon les Britanniques, cela leur permettrait d'accroître la maîtrise de leur flux migratoire. Effectivement,

l'immigration figure régulièrement parmi les enjeux phares des élections du Royaume.

Mais toute sortie de l'Union européenne serait à double tranchant. Elle représenterait certes pour le Royaume-Uni certaines dépenses en moins et une plus grande marge de manœuvre politico-économique, mais elle signifierait également la perte de certains avantages dont jouit aujourd'hui le pays. Cela signifierait par exemple la fin de l'accès au marché unique, seule raison qui ait jamais poussé les Britanniques à s'intéresser au projet européen. Cela imputerait donc des coûts supplémentaires en matière de douanes, ce qui freinerait les échanges avec ses partenaires commerciaux européens. Il y a donc un risque de ralentissement économique si le Royaume-Uni venait à quitter l'Union des 28.

Une sortie dite « sèche » de l'Union européenne apparaît donc comme risquée, et ne serait pas plus bénéfique pour l'Union européenne elle-même que pour les partenaires commerciaux de Londres comme la France, l'Allemagne et l'Irlande. La manière la plus raisonnée de trouver un consensus sur la situation britannique au sein de l'Union européenne, qui est d'ailleurs prônée par le premier ministre David Cameron, serait de renégocier tous les traités de libre-échange et de coopération, comme ce fût le cas avec la Suisse et la Norvège.

* Juliette Vagile



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Les émotions et les regards

Cela fait déjà quelques semaines que la grande place de Kadıköy, juste en face de l'embarcadere, est en pleine effervescence. L'emplacement de meeting de la rive asiatique d'Istanbul constitue désormais la scène idéale pour la communication et la propagande des partis politiques qui se présentent pour les élections législatives. En arrivant à l'embarcadere, vous êtes alors accueilli par des militants

qui scandent des slogans en vous présentant leurs brochures, les uns « *la promesse d'une Turquie où il fera bon vivre* », et les autres

« *pour que les choses changent* ». Sur la place règne ainsi une ambiance festive intensifiée par les drapeaux et les posters qui flottent en l'air, ainsi que par les chants et les danses populaires.

Dans ce tableau, ce qui me touche le plus, c'est l'espoir qui habite le regard des militants, qu'ils soient jeunes ou vieux, hommes ou femmes. Et si, de la place de Kadıköy, on allait à la cérémonie de clôture du festival de Cannes pour voir la joie dans le regard d'un Vincent Lindon qui vient de recevoir la Palme d'Or du meilleur acteur, la toute première récompense de sa vie ?



Ensuite, on se rendra au Palais de France à Istanbul pour lire l'émotion dans les regards de deux femmes écrivains, Şebnem İşığüzel et Tuğba

Doğan, lauréates respectivement du Prix littéraire Notre Dame de Sion 2015 et de la Mention du jury. Restons encore à Istanbul pour aller admirer la performance de danse

d'Eva Yerbabuena en compagnie de son ensemble sur la scène du centre culturel İş Sanat, pour voir la passion qui anime le regard de cette diva du flamenco. Enfin,



toujours à Istanbul, allons observer la fierté dans le regard du jeune et talentueux chef d'orchestre Orçun Orçunsel, le soir du 27 mai dans la salle de spectacle du Lycée Notre dame de Sion, lors du concert de clôture de la saison musicale 2014-2015, avec le soliste Dimitri Ashkenazy et l'ensemble symphonique d'Orchestra Sion qu'il gère avec brio depuis 2008.



Haldun Dormen : « Le théâtre est toute ma vie »

Né à Mersin le 5 avril 1929, Haldun Dormen est l'un des plus célèbres hommes de scène de Turquie. Il a écrit plus de onze pièces, enseigne au département de théâtre du conservatoire de l'Université d'Istanbul, et est conseiller du centre culturel Yapi kredi, organisateur depuis 19 ans du prestigieux Prix de théâtre Afife. À l'occasion du centenaire des théâtres stambouliotes, il déclare : « Heureusement que vous avez existé, que vous existez toujours et que vous existerez encore ». Rencontre avec cette figure incontournable du théâtre turc.



Vous êtes né à Mersin mais avez grandi à Istanbul, votre mère était une Stambouliote typique tandis que votre père était un Chypriote formé à Londres. Vous avez étudié au lycée francophone Galatasaray mais avez décidé de poursuivre des études universitaires aux États-Unis. Pourquoi ce choix ?

J'ai fait ce choix parce que je voulais devenir acteur. J'ai alors choisi Yale aux États-Unis, pour son école de théâtre (art dramatique). En fait, à l'époque [dans les années 50], Yale était la seule université qui proposait cette branche alors que maintenant, même en Turquie, toutes les universités la proposent. Je suis donc allé là-bas, mais je suis devenu un « homme de théâtre ».

Depuis quand vouliez-vous être acteur, ou du moins travailler dans cette industrie ?

Cela m'est venu grâce aux pièces et aux comédies musicales que j'ai regardées quand j'étais très jeune. J'avais une nounou allemande qui m'emmenait voir des comédies musicales durant la guerre. J'adhérais, j'étais inspiré. C'est comme ça que c'est arrivé. Pourquoi ? Je ne sais pas. Il faut dire que personne de ma famille n'appartient à ce milieu-là. Je suis le seul artiste dans la famille. Toutefois, je crois que l'une de mes petites-filles deviendra une ballerine.

Vous êtes acteur, réalisateur, enseignant mais également directeur ?

Tout d'abord, je suis un professeur. Je veux partager des choses avec la jeune génération. Parce que les temps changent trop vite. On doit avoir un contact avec les jeunes, on ne peut pas se contenter de dire « mais c'était comme ça avant ». Non, tout change, même la musique. Donc, un comédien doit changer aussi car, quand on endosse ce rôle-là, on doit savoir ce qui se passe dans le monde... et s'adapter.

Et comment gérez-vous toutes ces activités ? Nous sommes en train de parler de quatre rôles à responsabilités, ce n'est pas si facile.

(Rires.) Eh bien, j'ai enseigné ces quinze dernières années. Comme directeur, j'ai environ 203 productions à mon actif, dans vingt différents endroits. J'ai joué *Le Bourgeois gentilhomme* à 309 reprises. Aussi, j'ai joué sur trente scènes françaises. Et puis il y a eu *Tovaritch* que j'ai joué 600 fois, c'est un rôle génial.

Pouvez-vous citer les deux rôles que vous avez préféré interpréter, et que vous n'oublierez jamais ?

Le rôle le plus passionnant que j'ai interprété est sans aucun doute celui de *To-*

varitch. C'est une pièce de théâtre géniale écrite par Jacques Deval en 1933. Nous avons joué la pièce 600 fois, et c'était un grand succès. C'est une histoire assez drôle, mais aussi tragique : celle d'un prince russe qui s'est rendu en France avec son épouse afin de fuir la révolution russe. Ils étaient en possession d'une somme d'argent très conséquente mais ne voulaient pas y toucher et, pour survivre, ils ont fait le choix de

travailler comme domestiques chez un homme d'affaires. Je jouais le rôle du prince. À la fin, j'ai vraiment senti que je quittais un véritable et cher ami. Le rôle était devenu une part de moi. J'ai aussi aimé mon rôle dans *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière. Je crois que si vous n'aimez pas le personnage que vous jouez l'interprétation devient très difficile.

Et pouvez-vous jouer un rôle en extrême contradiction avec ce que vous êtes naturellement ?

Oui, le bourgeois gentilhomme est mon total opposé.

Qu'est ce qui change lorsque vous jouez dans un film et quand vous en êtes également le réalisateur et le producteur, comme dans *Güzel bir gün için* (Pour un beau jour) ?

Dans les années 60 j'ai fait deux bons films, des films d'auteurs donc pas commerciaux. Si je les avais fait maintenant, ils m'auraient rapporté de l'argent. Ça n'a pas été le cas à l'époque.

Bon, ces deux films ont quand même reçu sept prix à eux deux, mais ils ne m'ont rapporté aucun profit. C'était ma propre compagnie de production ; par conséquent, j'ai laissé tomber la production de films. Et je ne voulais plus assurer la direction des films. Je ne veux plus diriger que des pièces de théâtre.

D'après vous, comment évolue le théâtre turc ?

Mon opinion est différente de ceux qui croient le théâtre moribond. Je crois qu'aujourd'hui, le théâtre est vraiment passionnant, parce que les jeunes ont du talent et de l'énergie, et on compte environ 250 jeunes compagnies qui font du théâtre à Istanbul. Et ce foisonnement ne se limite pas seulement à Istanbul, il existe aussi en Anatolie. Dans les années 60, les gens aimaient aller au théâtre. Il arrivait que neuf représentations soient données la même semaine. Aujourd'hui, les choses ont changé. Nous assistons au développement de ce qu'on appelle le « théâtre alternatif » qui met en scène des troupes de théâtre de parfois 100 comédiens, parfois 50 ou encore 25. Et c'est quelque chose de merveilleux parce qu'il y a un nouveau regard avec de jeunes comédiens, de jeunes directeurs, et même de jeunes écrivains, ce qui est très important pour le théâtre turc. Enfin,

dans les pièces de théâtre d'aujourd'hui, beaucoup de problèmes de société sont relevés. Naturellement, ce n'est pas très simple aujourd'hui non plus, mais les artistes gèrent bien cet aspect-là.

Vous avez insisté sur le fait que les jeunes représentent aujourd'hui une force pour le théâtre turc. D'où leur vient l'inspiration ? Et pourquoi adhèrent-ils au théâtre ?

Pour la majorité d'entre eux le théâtre est une sorte de tremplin leur permettant d'accéder au statut d'acteur, et donc d'appartenir au monde du cinéma et des films. Néanmoins, il y en a qui sont vraiment des amoureux du théâtre, et veulent faire briller cet art.

Que pouvez-vous nous dire du prix de théâtre Afife ?

Ce prix est très spécial pour moi. En effet, quand j'avais dix ans, j'ai lu dans le journal l'annonce du décès d'une célébrité : Afife Jale. Je ne la connaissais pas ; certes, j'aimais le monde du cinéma, du théâtre, mais j'étais encore très jeune. Après avoir lu cet article-là, je me suis

promis de faire quelque chose plus tard, pour honorer sa mémoire, parce que c'est la première femme musulmane à être montée sur scène en Turquie. Pour cette raison, je l'admire et j'admire son courage, qu'elle a gardé jusqu'au bout, jusqu'au moment où elle est tombée gravement malade. Et en 1923, quand Atatürk a officiellement déclaré que les femmes musulmanes avaient le droit de monter sur scène, elle était déjà dans un état critique. Pour moi, sans en être consciente, Afife Jale a accompli une révolution dans ce pays. Elle mérite donc que ce prix récompensant les meilleurs comédiens et pièces porte son nom.

Vous étiez à la 19^e cérémonie de la remise du Prix de théâtre Afife que reteniriez-vous de cette soirée ?

D'après moi le véritable gagnant de ce prix est le théâtre turc. La plupart des gagnants cette année sont issus du théâtre « alternatif », autrement dit, ce sont des comédiens ayant présenté des pièces de théâtre sortant un peu du théâtre classique, mais restant toutefois toujours expressives.

Finalement, si vous deviez résumer votre relation à la scène et aux spectacles en une phrase que diriez-vous ?

Je dirais que le théâtre est toute ma vie !

Propos recueillis par :
Mireille Sadège et Sara Ben Lahbib



Art
of
TAV

Une approche orientée vers le service. Cette pièce de résistance aborde un voyage confortable plein de divertissements. Exposé durant les 15 dernières années, le tableau présente une expérience unique pour les visiteurs.

lavairports.com
f /TAVairports
Inspiré par l'oeuvre de Miro.

Tepe Akfen
TAV
Airports



Nami Başer

Deux pièces françaises à Mudanya

La section théâtre de l'université d'Uludağ se trouvant à Mudanya, le port de Bursa, il fallait faire état dans ce numéro de deux pièces françaises jouées actuellement à l'occasion de la fin de l'année scolaire : *Morts sans sépultures* de Jean-Paul Sartre et *Montserrat* d'Emmanuel Roblès. Cette dernière a été représentée à plusieurs reprises, aussi bien à Bursa qu'à Istanbul.

Les deux œuvres ont en commun le thème du choix existentiel qui s'impose à nous lors des situations extrêmes. Sartre nous fait revivre l'enfer de la Deuxième Guerre mondiale en mettant en scène des résistants enfermés dans une cellule de prison à qui s'impose le dilemme suivant : ou bien ils livrent le lieu où se cache leur chef, ou bien ils doivent mourir. Et pour comble de malheur, leur chef Jean vient les rejoindre en cellule sans que les bourreaux s'en aperçoivent. On se retrouve alors dans l'attente d'une torture certaine.



De son côté, Emmanuel Roblès, pied-noir d'Algérie ayant souffert tous les maux de cette guerre absurde, nous transporte avec sa pièce *Montserrat* dans une dictature sud-américaine. Cette fois les bourreaux se trouvent dans l'armée ; nous sommes en présence de généraux qui essaient de mettre la main sur le révolutionnaire Bolivar. Cependant, il se trouve qu'un traître est parmi eux : Montserrat. Celui-ci sait très bien où se cache le libérateur du peuple mais, défendant la même cause, il refuse de livrer l'emplacement de sa cachette. D'où la colère d'un général sadique qui, pour le faire parler, décide de tuer des innocents. Ceux-ci sont six et, se sacrifiant sans le vouloir devant Montserrat, ils nous font revivre les affres de sa décision.

L'actualité nous met malheureusement tous les jours en contact avec ces dilemmes que la terreur impose aux témoins de l'Histoire. La preuve en est que cette pièce de Roblès est son œuvre la plus jouée en Turquie.

La reprise de ces deux pièces par de jeunes étudiants en passe de devenir professionnels nous émeut et il faut ajouter, pour ceux que la littérature et le théâtre intéressent, que *Montserrat* sera rejoué le 25 juin à Ankara, à l'occasion du festival de théâtre de l'université de Bilkent.

Décidément, la littérature française continue à être étudiée, lue et appréciée dans notre pays. On ne peut que s'en féliciter, et souhaiter que ça dure.



Ozan Akyürek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Le nouveau projet de loi de « modernisation de notre système de santé » innove en ouvrant la possibilité d'une action de groupe aux usagers du système de santé ayant subi un dommage corporel. Il a été adopté par l'Assemblée nationale le 15 avril 2015 et est actuellement en première lecture à la Commission des affaires sociales du Sénat. Pour rappel, l'action de groupe introduite par la loi Hamon sur la consommation du 17 mars 2014 est cantonnée aux relations entre consommateurs et professionnels et son exercice est réservé aux seules associations de défense des consommateurs représentatives au niveau national et agréées. Elle vise à sanctionner les manquements des professionnels à leurs obligations légales ou contractuelles, à l'occasion de la vente de biens ou de la fourniture de services, ou en cas de pratiques anticoncurrentielles. Seuls les préjudices patrimoniaux résultant de dommages matériels sont réparables. Durant l'année 2014, cinq actions de groupe ont été intentées dans le secteur du logement et de l'assurance, mais aucun bilan n'a encore été dressé sur le fonctionnement de la « class action » à la française.

La mise en œuvre de la responsabilité des professionnels du secteur de la santé

Si elle est adoptée, la loi santé permettra à toute association d'usagers du système de santé agréée d'introduire une action de groupe afin d'obtenir réparation des

L'extension de l'action de groupe au domaine de la santé

préjudices individuels des victimes d'accidents corporels causés par des produits de santé. Les associations habilitées à agir dans ce domaine étant actuellement au nombre de 472, cette nouvelle forme d'action pourrait constituer une véritable menace pour les entreprises opérant dans le domaine de la santé.

Les associations agréées pourront assurer la défense de toutes les victimes placées dans une situation similaire ou identique et dont le préjudice aura pour cause commune un manquement d'un producteur ou d'un fournisseur de produits de santé listés de manière non exhaustive à l'article 5311-1 du Code de la santé publique, ou d'un prestataire utilisant l'un de ces produits. Il en résulte un champ d'application étendu tant au regard des professionnels pouvant être mis en cause que des produits à l'origine du dommage réparable (médicaments, produits cosmétiques...).

Il appartiendra au juge de statuer sur la responsabilité du défendeur et de définir le groupe des usagers du système de santé bénéficiaires du jugement. Le juge fixera également des critères de rattachement à ce groupe, afin que les usagers se trouvant dans la même situation mais non encore identifiés puissent être indemnisés pendant un délai de cinq ans maximum. En vue de faciliter leur adhésion, le juge ordonnera des mesures de publicité qui seront prises en charge par le professionnel responsable.

L'indemnisation des usagers du système de santé

Les différents dommages corporels susceptibles d'être indemnisés seront déterminés dans le jugement mais, contrairement à l'action de groupe en matière de consommation, le juge ne se prononcera pas sur la réparation du préjudice. Dès lors et si les parties l'acceptent, le recours à une médiation permettra de fixer les conditions de l'indemnisation au sein d'une convention. Son homologation par le juge mettra fin au litige en cas d'acceptation par l'association requérante et par une au moins des personnes mises en cause.

À défaut, une demande de réparation sera adressée à la personne reconnue responsable, soit par l'utilisateur, soit par l'association requérante qui recevra mandat aux fins d'indemnisation. Si la demande n'est pas satisfaite, une action en justice pourra être exercée à l'encontre du professionnel afin d'obtenir réparation du préjudice, dans les conditions fixées précédemment par le jugement sur la responsabilité. Il n'est pas certain que les victimes obtiennent ainsi une réparation rapide de leurs dommages en cas de contestation des entreprises en cause.

La loi santé, qui ne devrait pas tarder à être adoptée, prévoit une entrée en vigueur des dispositions relatives à cette nouvelle forme d'action de groupe (article 45 de la loi) au plus tard au 1^{er} juillet 2016.

YouTube nous entube !

Après avoir instauré un certain niveau de dépendance auprès de ses utilisateurs, YouTube prépare un service d'abonnement payant. Une fois de plus, un site communautaire se détourne de sa gratuité.

YouTube monétise son contenu

Le bruit courait depuis des mois et se concrétise, la plateforme vidéo de Google, YouTube, serait en train de mettre en place une offre d'abonnement sans publicités. Cet abonnement donnerait accès aux vidéos originales de certains médias comme des sites d'informations ou encore des chaînes de télévision. La firme met en avant le fait que le projet permettra aux abonnés de se passer de spots publicitaires. Il faut savoir que le serveur a contacté de nombreux partenaires pour leur annoncer ce nouveau mode de diffusion. « Nous continuons sur notre lancée en proposant une nouvelle expérience aux fans : une version de YouTube sans annonces, disponible contre un abonnement mensuel. En créant ce service, nous mettons à votre disposition une nouvelle source de revenus pour compléter les recettes générées par vos annonces. » Paradoxalement, YouTube se finance actuellement grâce aux publicités : en 2014 son revenu publicitaire s'élevait à 1,2 milliards de dollars.

Un abonnement mais à quel prix ?

Nous ne connaissons pas le montant exact de cet abonnement ni sa date de lancement.

Par ailleurs, nous savons que YouTube percevra 45% des revenus générés et que les 55% restants seront divisés entre les chaînes qui recevront chacune une somme correspondant au temps de visionnage par spectateurs. Cependant, le projet a de lourdes conséquences sur les partenaires. En effet, ces derniers se verront imposer un accès restreint de leurs vidéos aux seuls abonnés. La privatisation devrait en faire réagir plus d'un, tant les partenaires qui ne contrôleront plus la diffusion de leur production, que les internautes qui se verront contraints de payer pour y accéder.

Certes, la version payante de YouTube place ce dernier comme un nouveau concurrent face aux autres services vidéo payants existants ; on pense notamment à Netflix, entreprise américaine proposant en flux continu des films et séries moyennant paiement. Déjà, en 2014, le serveur avait lancé *Music Key* ; un abonnement payant qui concernait exclusivement les vidéos musicales. Aux États-Unis l'offre payante s'élevait à 8 dollars par mois, donnant accès à un contenu musical illimité, le tout sans publicité.

Une contre-révolution ?

Nous sommes tous conscient que YouTube est devenu populaire grâce à sa gratuité. Depuis longtemps et aujourd'hui encore, c'est une plateforme de référence pour écouter de la musique ou regarder des vidéos. Il en va de même pour les auteurs qui ont trouvé en ce diffuseur un moyen facile et efficace de devenir populaire.



Beaucoup de célèbres *youtubeurs* comme Norman, Smosh ou encore Ryan Higa ont construit leur notoriété via YouTube. Désormais, qu'en sera-t-il des futures générations d'humoristes 5.0 ? Comme le remarque le magazine américain *Variety* : « Les adolescents vivent une relation intime et authentique avec des célébrités de YouTube, qui ne sont pas sujets aux stratégies soigneusement orchestrées par des pros des relations publiques. Les adolescents disent aussi qu'ils apprécient le sens de l'humour plus sincère des stars de YouTube, leur franchise et leur prise de risque, des comportements souvent réfrénés par les stars d'Hollywood. »

De plus, la prestation payante que promet YouTube est déjà accessible gratuitement. En effet, le serveur adblock permet à son utilisateur de bloquer certains éléments, en particulier les bannières publicitaires. Là où YouTube est gagnant et peut donc espérer des abonnés, c'est à travers la dépendance que la plateforme a créée. Mais celle-ci prend le risque de voir ses utilisateurs se réorienter vers un concurrent comme le français Dailymotion. N'oublions pas que ce sont les internautes qui font et défont les hébergeurs vidéos tels que YouTube.

* Pauline Autin

Avec Crocodily, les grands rêves des plus petits tiennent dans leur chambre



Pour Crocodily, le designer d'espace de vie pour enfants, l'imaginaire fécond des enfants ne doit pas s'arrêter là où commence le mobilier de leur chambre. Partant de cette conviction et avec pour guide le slogan « *De grands rêves, de petits espaces* », Crocodily propose aussi bien aux parents qu'aux établissements scolaires, qui font de leur mieux pour nourrir le monde imaginaire sans limite des enfants, des solutions diverses et adaptées.

Dans son magasin situé à Nişantaşı, Crocodily offre des solutions correspondant parfaitement aux besoins évolutifs de l'enfant, et au design approprié pour chaque espace et chaque rêve, que ce soit en matière de mobilier, de rideaux, de papiers peints, ou encore de linge de lit.

La boutique dispose d'une grande expertise grâce aux nombreux projets d'espaces dédiés aux enfants menés dans les écoles maternelles, les crèches et les zones de jeux.



Partant du constat que la qualité dans la chambre de l'enfant n'est pas un luxe mais bien une obligation, Crocodily confectionne des meubles conformes aux standards de l'Union européenne en matière de sécurité. Pour ce faire, elle utilise de la peinture à l'eau, a recours à des adhésifs et des matériaux non nuisibles à la santé, et n'emploie que des textiles certifiés OEKO-TEX.

Les projets de Crocodily sont conçus et réalisés par la designer H. Selin Necipoğlu, diplômée de l'Académie Domus de Milan. Cette spécialiste d'espaces de vie pour enfants, par ailleurs mère, travaille depuis 2009 avec son équipe à la réalisation de nombreux projets avec pour leitmotiv l'épanouissement de l'imaginaire des petits :

« *Nous croyons à la diversité de l'univers des enfants ainsi qu'au droit des parents de vouloir les concrétiser, alors nous transformons l'espace existant de l'enfant en un monde qui reflète son univers imaginaire et dans lequel l'enfant pourra facilement vivre, s'amuser, utiliser et apprendre.* »

* Sara Ben Lahbib et Umre Gül

Licenciements à la pelle, à qui le tour ?

(Suite de la page 1)

Il y a encore deux semaines, l'entraîneur de Beşiktaş, Slaven Bilić, passait pour un héros. Pris dans le bourbier de la dette, toujours privée de stade et parfois contrainte d'attendre la veille des rencontres pour savoir où les jouer -y compris pour les matchs à domicile- la formation stambouliote, après deux défaites, compte les jours avant de limoger le directeur technique apprécié de tous.



Les 24 présidents de clubs qui ont fait appel à Yılmaz Vural, un directeur technique diplômé de deux universités, pour diriger des équipes condamnées à la relégation, et qui l'ont viré pour se dédouaner de toutes responsabilités ne sont-ils pas coupables ? Alors, à qui la faute ? Les di-

rigeants ou bien Yılmaz Vural ? Je vous laisse décider.

Dans ce pays, on vire même les directeurs techniques qui gagnent des titres. Ce sont les dirigeants qui savent ce qui est le mieux, comme en témoignent les dettes de leur club quise chiffrent à hauteur de 400-500 millions de dollars.

Qui avons-nous viré dans le passé ? L'Allemand Joachim Löw qui a soulevé la coupe du monde 2014 avait été viré 15 ans plus tôt de Fenerbahçe et 13 ans auparavant d'Adanaspor. Voilà onze ans que le Roumain Mircea Lucescu entraîne avec succès le Shakhtar Donetsk. Il avait été chassé de Turquie alors qu'il avait fait de Galatasaray puis Beşiktaş des champions.

* Dr. Hüseyin Latif

360° DE FORCE CRÉATIVE DANS LA COMMUNICATION COMMERCIALE INTERNATIONALE



ALTAVIA TÜRKİYE

Otım Yolu Bareli Plaza No: 2-4 Kat: 3 34387 Gayrettepe/İstanbul
Tel: (212) 213 50 50 Faks: (212) 213 27 47

www.altavia.com.tr

facebook.com/altaviaturkiye
twitter.com/AltaviaTr





Eren Paykal

Le VI^e Forum International de l'Énergie - Istanbul

Le 15 mai dernier s'est tenue l'organisation du VI^e Forum international de l'énergie sur l'initiative du Centre international de l'énergie et du climat d'Istanbul. (II-CEC). Le thème de cette édition était "Vers le sommet du G20 à Antalya - la sécurité énergétique globale, aujourd'hui et demain".

Ce Forum s'est surtout concentré sur la sécurité de l'énergie et sur l'avenir de la dépendance énergétique de la Turquie. Le directeur de l'Agence internationale de l'énergie, Fatih Birol, était le modérateur du Forum et à maintes fois souligné que les rôles divergents des centres cruciaux de l'énergie, et le changement rapide des aires de sa production et de sa consommation, avaient implicitement poussé à une réflexion complexe sur l'énergie. Il a exposé que la Turquie, en tant que nouvel hub énergétique, se présentait comme la terre d'accueil idéale.

Selon les experts, les principes préconçus et établis du secteur de l'énergie sont à réécrire, les rôles des pays changeant à grande vitesse ; les pays importateurs deviennent des exportateurs et les exportateurs deviennent les sources principales de la demande en énergie. Du point de vue stratégique, il est primordial que les décideurs suivent de près les développements mondiaux au jour le jour, en les évaluant de manière appropriée et en les reflétant intelligemment dans leurs décisions.

Dans son intervention, le Dr. Birol a aussi insisté sur la position dominante du G20 dans l'activité du secteur énergétique, précisant que les trois quarts des investissements en énergie étaient le fait des pays du G20. Il a aussi précisé que

la Turquie jouait un rôle très important dans la sécurité de l'offre énergétique.

La place de l'Afrique a aussi fait l'actualité du Forum. L'aboutissement à l'énergie dans les pays subsahariens est d'une importance capitale pour le futur du secteur. Il existe de grandes sources énergétiques sur le continent noir. De nombreux projets d'investissements existent notamment pour le Mozambique et la Tanzanie en ce qui concerne les hydrocarbures et la République sud-africaine pour le charbon. Mais c'est bien l'énergie solaire qui constitue la priorité.

Comme nous le savons, l'Agence internationale de l'énergie (IEA) est une institution fondée par 29 pays et qui est autonome au sein de l'OCDE. La part de ces pays dans la consommation d'énergie a basculé de 75% à 50% sur les quarante dernières années, démontrant l'émergence de nouveaux acteurs dans l'offre et la demande de l'énergie. L'Agence a attiré l'attention sur la nécessité d'un investissement de l'équivalent de 40,2 billions de dollars pour les vingt années à venir.

Dans ce contexte, la Turquie, du fait de sa proximité avec les sources énergétiques de la mer Caspienne et du Moyen-Orient, et en raison de son statut de centre de ravitaillement pour les marchés européens, peut et doit apporter sa contribution aux discussions concernant le futur du secteur. Ce forum, en appendice du prochain sommet du G20 qui se tiendra à Antalya en novembre prochain, a pu concentrer les réflexions relatives à la question grâce à plusieurs participations internationales.



Derya Adıgüzel

derya.adiguzel@gmail.com
twitter.com/mderyaadiguzel

La globalisation et les entreprises

Les efforts pour libéraliser le commerce international dans une dimension universelle sont destinés à transformer le monde en un marché unique. Cette évolution peut aussi être appelée la globalisation des échanges commerciaux. La globalisation est une notion lancée aux alentours de la fin des années 1980 avec la désintégration de l'Union soviétique et la transition d'un monde bipolaire vers un monde unipolaire. Autrement dit, le monde d'aujourd'hui est basé sur une structure économique qui inclut les anciens pays communistes.

La globalisation ou mondialisation est en fait un développement multidimensionnel ; il mêle les aspects économiques, sociaux, politiques, culturels et commerciaux. Nous allons plutôt nous concentrer sur son côté commercial. Avec les technologies d'aujourd'hui, nous sentons de plus en plus la mondialisation, et cela pousse les entreprises à emprunter et appliquer les approches du commerce et du marketing moderne nécessitées par la mondialisation. Il est évident que les entreprises ignorant la vérité de la mondialisation ne peuvent pas survivre. Elles doivent considérer le monde comme un marché unique et mener leurs activités selon les conditions correspondantes.

Le marketing international peut être défini comme la somme de l'analyse, la planification, l'organisation, l'utilisation et le contrôle des ressources d'une entreprise afin de satisfaire les besoins et les demandes de certains groupes de clients, dans le but de générer un gain. Si l'entreprise n'est pas capable d'utiliser au maximum sa capacité disponible ou de l'augmenter

jusqu'à la pleine production, se développer dans les marchés internationaux lui permettra d'augmenter ses ventes et ses profits. Si les marchés internationaux se développent plus rapidement que les marchés domestiques, la vitesse de croissance de l'entreprise va s'accélérer. Se tourner vers d'autres marchés permettra de réduire le risque de l'entreprise sur le marché domestique. L'intensification des efforts de l'entreprise vers les nouveaux marchés va rendre sa production plus moderne et efficace, ce qui, à la fin, contribuera à sa réussite sur le marché domestique.

Les fournisseurs et les entreprises orientés vers des marchés internationaux peuvent plus facilement combler leurs besoins de machinerie et d'équipements, même en temps de crise, et poursuivre leurs activités d'une façon plus souple que leurs concurrents actifs uniquement sur le marché domestique.

Une fois que la société identifie les marchés cibles attrayants, elle devrait chercher à répondre aux trois questions suivantes, proposées par Richard Holton, professeur de l'Université de Cambridge : 1) Qui sont les joueurs, les concurrents, les clients, les fournisseurs, les représentants du gouvernement et les autres acteurs ? Qui peut influencer ou bloquer notre opération ? 2) Quels genres d'actions ou stratégies sont pensés par ces acteurs ? 3) Quelles sont les probabilités de réussite pour chaque alternative stratégique ?

Les entreprises doivent, comme les individus, suivre les tendances dans le monde moderne, et s'adapter à la globalisation pour pouvoir survivre.



alaturquie@gmail.com

Osman Necmi Gürmen, sujet et auteur : deux ouvrages inédits actuellement disponibles en librairie.



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Projet de constructions à Bebek : « le Bosphore n'est pas à vendre ! »

(Suite de la page 1)

Les opposants au projet disposent donc d'une solide légitimité, fondée aussi bien sur le droit que sur la nécessité de protéger l'environnement et les habitants de la zone. D'autre part, les motivations qui sont derrière ces entreprises de construction soulèvent la colère ; « Quand la construction des neuf Tekne Parks arrivera à son terme, avec les deux autres construits précédemment, ils vendront les onze. Est-ce que cet argent qu'ils prévoient de gagner a plus de valeur que nos droits, nos lois, notre environnement et notre mer ? »

Le BSG rappelle que le maire d'Istanbul avait affirmé en 2004 qu'aucun port ne serait construit en piétinant l'avis des résidents de Bebek. Le communiqué incite donc M. Topbaş « à respecter sa parole ».

Des constructions illégales et dangereuses

Fort de ses nombreux arguments, le groupe adversaire du projet a organisé une conférence pour la presse internationale le jeudi 21 mai. Cela a été l'occasion de faire détailler par des spécialistes les raisons pour lesquelles les Tekne Parks devraient être avortés. Le premier intervenant, M. Volkan Vural, a été l'ambassadeur de Turquie à Téhéran, Moscou et New-York. Il s'est déclaré contre les transformations prévues pour Bebek, son quartier depuis déjà un certain temps : « ces dernières années, j'ai été très inquiet de la commercialisation extrême de cette zone, qui s'étend jusqu'à la mer (...) Je suis préoccupé car ces constructions menacent la sécurité du Bosphore. Ces eaux



sont parmi les plus dangereuses, elles sont très difficiles à la navigation, les courants sont très changeants (...) Je suis soucieux de notre héritage, qui est mondial, de la vie humaine et de la sécurité du Bosphore. Nous attendons de vous que vous soyez la voix de ces inquiétudes (...) Personne ne sait ce qui va se passer », a-t-il déclaré aux journalistes.

La juriste Nilüfer Oral spécialisée dans le droit de la mer, s'est ensuite exprimée à son tour, affirmant que les projets de la mairie d'Istanbul étaient contraires au droit international et au droit interne. En effet, la mise en place de ces structures violerait notamment la loi 2960 sur



la protection du Bosphore, qui dispose que le détroit et ses valeurs culturelles et historiques doivent être protégés tout comme sa beauté et structure naturelle, et que ses rivages doivent être utilisés au profit des individus. La Convention européenne du paysage

s'opposerait également au projet, son article 3 établissant que les paysages doivent être préservés. Nilüfer Oral a ensuite insisté sur les dangers que

présenteraient les Tekne Parks : « il y a beaucoup d'accidents dans cette zone, surtout en hiver ». De telles constructions multiplieraient donc les potentiels dangers « en introduisant un risque qui n'a pas lieu d'être ».

C'est ensuite au tour du Capitaine Saim Oğuzülgen de prendre la parole. Pendant des années, il a fait partie du Conseil de l'Association des pilotes maritimes turcs, que ce soit en tant que Secrétaire général, Président, ou bien simple membre. Il a également fondé le Centre d'application et de recherche des détroits turcs, qui appartient à l'Université de Bahçeşehir. Il a expliqué que, ces dernières années, beaucoup de choses ont évolué sur la côte du détroit, donnant l'exemple du système de lumières mis en place pour la sécurité des navires ; aujourd'hui, ce système est parasité par les lumières de tous les bâtiments qui ont été construits entre-temps. D'autres éléments viennent perturber la circulation maritime internationale et, pour le Capitaine, il ne fait nul doute que les Tekne Parks en seraient un nouveau.

Les citoyens se mobilisent

Cette conférence destinée aux journalistes a donc permis de mettre en lumière tous les inconvénients que constituerait la construction de parkings et d'un nouveau port. À ceux déjà évoqués, il faut ajouter la pollution environnementale et la mise en danger de l'écosystème, argument auquel le BSG est très sensible ; mais il n'est pas le seul. En effet, le 5 avril, les citoyens de Bebek se sont réunis afin de manifester contre la décision de la municipalité. De nombreux résidents du quartier étaient présents et ont fait montre de leur soutien au BSG, s'engageant ainsi dans un bras de fer qui pourrait leur faire perdre le Bosphore qu'ils connaissent.

* Victoria Coste

Profession public de show télévisé

Quand son mode de vie est conduit par les shows télévisés, quand le divertissement rythme les journées telle une routine bien ancrée, être spectateur devient un job à temps plein. Entre loisir et nécessité, le business du spectateur turc deviendrait presque commun.

Spectateur professionnel

Cinq, quatre, trois, deux, un : applaudissement ! Crier, supporter, danser, mettre l'ambiance, encaisser plus de cinq heures d'enregistrement... Autant d'impératifs pour faire partie du public des émissions de TV8, une chaîne qui cartonne avec des concepts comme « *İşte benim stilim* » (voilà mon style). Avec la constante progression des émissions de divertissement ces trois dernières années, qui disputent désormais la vedette aux incontournables et innombrables séries turques, le petit écran se laisse avec plaisir submerger par cette vague. Et, pour parfaire une émission dynamique et enthousiaste, quoi de mieux qu'un public reflet de cet engouement ? Mais attention, devenir un spectateur à part entière exige de répondre à un profil précis. C'est le rôle d'Erkan Şen de s'en assurer. Depuis dix ans, il est manager général chez TV8 et responsable de l'émission *İşte benim stilim*. Aux premières loges du contact avec ce public nécessaire, il veille à ce que la charte du spectateur soit respectée conformément aux attentes de la production.

Dynamisme, énergie, applaudissements et réactions aux moments voulus, respect des règles du studio, mise en veille du téléphone portable ; voilà le minimum des consignes à suivre pour apparaître quelques secondes sur les écrans chaque soir. Les placements d'individus dépendent également de ces critères. Ainsi, pas de quartier pour le « mauvais goût ». Sur le plateau, il est question d'exigence vestimentaire ; ce n'est pas les vacances, les sandales et autres shorts restent ainsi sur la plage. Ceux qui viennent en famille ne sont pas à l'abri d'une surprise ; priorité aux jeunes et belles filles qui seront placées à l'avant du public, le reste de la famille sera relégué plus loin derrière. Enfin, pour ceux et celles qui ne voudraient pas jouer le jeu, aucune chance de participer, ils se feront, gentiment ou non, reconduire à l'extérieur du studio.

Un job comme un autre

İşte benim stilim, l'émission vedette de TV8, se veut le concept parfait pour les fashionistas auto-proclamées et les adeptes de la critique vestimentaire. Des tenues en veux-tu en voilà, des jugements sans détours, mais aussi quelques crises de larmes et crépages de chignon. Une intrigue rythmée chaque semaine par l'élimination d'une des candidates pour la soirée gala du samedi, célébrée à chaque fois par un artiste différent. Un show prisé pour sa dose de célébrités. Un pseudo mi-

roir d'une ambiance hot, hot, hot. Pourtant, loin d'être de simples spectateurs enfermés dans une logique de production construite et nécessaire, l'usage de cette participation se dégage d'une simple connotation de récepteur bête et simpliste. Pour dériver vers une récupération systématique d'un nouveau mode de vie.

La principale raison : la rémunération. Chaque participation en tant que spectateur bien averti rapporte entre 20 à 30 livres turques. Un moteur qui donne lieu à une participation qui, pour certaines et certains, devient quasi routinière. Ainsi, si certains partent le matin pour le bureau, d'autres s'attellent à des journées entières -de 8h à 23h- passées dans les studios de TV8, parfois jusqu'à cinq jours par semaine.



Ne sont pas rares sur les bancs les quadragénaires comme Şenar, mère au foyer depuis juillet 2014, qui participe à chaque enregistrement avec « son groupe » : d'autres femmes au foyer refusant la fata-



lité de cette condition et voulant coûte que coûte s'échapper d'une routine oppressante, s'amuser et se divertir au lieu de rester confinées à la maison. Des journées entre copines où les rires fusent. Ceux et celles qui, comme elles, sont venus parce qu'ils voulaient simplement se divertir et voir de leurs propres yeux le jury et les candidats, représenteraient 30% des spectateurs d'après le service de gestion d'Erkan.

Alors que recherchent les 70% restants ? Une méthode de survie plus douce que d'autres. « Nous constatons des familles de faibles revenus qui pensent consacrer leur temps libre pour gagner un minimum d'argent en assistant à l'émission. », commente Erkan, bien conscient que la majorité des spectateurs n'y participent pas par folle envie, mais plutôt par nécessité financière. C'est le cas de Yaşar, 26 ans. « C'est la première fois que je participe, et je vais sans aucun doute le refaire. La raison ? C'est payé ! », reconnaît-t-il. Pour lui comme pour beaucoup d'autres, être spectateur constitue ainsi un moyen comme un autre de gagner son pain, dans un pays où le taux de chômage avoisine les 10%.

* Sara Grar

Food for Diplomacy : le Sud-Est et sa complexité se livrent en cuisine

À l'occasion du dernier volet de *Food for Diplomacy*, l'atypique projet diplomatio-grastronomique de l'université Kadir Has, nous avons plongé la fourchette la première dans le Sud-Est anatolien, terre de caractère, d'histoire(s), et de grands enjeux. Bon appétit !

Initialement consacré aux pays "voisins" de la Turquie, le projet *Food for Diplomacy* avait été lancé par l'Université Kadir Har à la fin 2014 avec un repas consacré à l'Arménie, avant de tour à tour couvrir des pays tels que l'Ukraine, Israël et la Grèce, puis d'expérimenter avec une soirée « *nourriture des réfugiés* » qui mettait en réalité la cuisine syrienne à l'honneur. La rencontre, que l'on devait une fois de plus à l'organisateur Serdar Dinler, était cette fois-ci consacrée à la Turquie elle-même.

Viande à foison

Portant sur le Sud-Est anatolien, la soirée tournait autour de la carte d'Ahmet Başaran, chef réputé d'Urfa et figure des restaurants *Dedecan* qui sponsorisaient l'événement. Dans un ballet perpétuel, les plats emblématiques de cette région se succédèrent à un rythme soutenu. Les soupes *yuvalama* (avec du boulgour) et *lebeni* (froide et à base de yoghourt) laissèrent rapidement leur place aux différentes salades : *bostana* (aux légumes frais), *patlıcan söğürme* (aux aubergines)

ou encore la classique salade d'oignons accompagnée de la sauce épicée d'Urfa. En guise d'entrée en matière, nous avons eu droit à du *içli köfte*, des boulettes ovales de viande frites et parfumées aux épices qu'on retrouve dans la cuisine libanaise sous le nom de *kebbeh*, et des *sembusek* : semblables à des *lahmacun* fermés ou, pour le public occidental, des sortes de très fines pizzas *calzone* sans fromage mais avec des légumes découpés et de la viande hachée. Les amoureux de viandes avaient définitivement de quoi être comblés puisque c'était ensuite au tour des *haşhaş kebab*, *kuşbaşı kebab*, *patlıcanlı kebab* et autres *ciğer kebab* (tripes) d'envahir les tables. Le tout accompagné d'un *içli pilav*, du riz aux raisins secs et aux amandes. Enfin fut servi le *şillik*, un dessert typique d'Urfa.

« Un concept novateur »

Le versant diplomatique n'était pas en reste puisque c'est Sadrettin Karahocahil, président du GAP -*Güneydoğu Anadolu Projesi*, ou projet d'Anatolie du Sud-Est- qui a été amené à prendre la

parole ce soir là. Le natif d'Erzurum a donc présenté aux convives les derniers développements du GAP, ce vaste projet d'aménagement du Sud-Est articulé autour de la construction de barrages et d'usines hydroélectriques.

Pour l'écouter entre deux bouchés, une cinquantaine d'invités parmi lesquels Gila Benmayor, journaliste économique au quotidien *Hürriyet*, Güçlü Atllgan du groupe de recherche *Infakto*, Cenk Saltık du *Marmara Group* –une fondation de recherche stratégique et sociale-, ou encore Özdem Sanberk, ancien diplomate turc de premier rang autrefois en fonction à Paris, Madrid, Bonn et Amman ainsi qu'auprès de l'OCDE et l'UNESCO. Habitué de ces rendez-vous, Murat Daoudov, enseignant au département francophone d'administration publique de la faculté de science politique de l'Université de Marmara et président du MDN (*Middle East development network* ou réseau de développement du Moyen-Orient), apprécie l'initiative : « C'est un concept novateur et très intéressant. D'ailleurs, l'université



Serdar Dinler

de Kadir Has est connue pour être très active en matière de rencontres de ce genre. C'est un plaisir d'être invité et de participer. Il y a toujours des sujets intéressants à traiter et des choses à apprendre et à partager. »

Naturellement de la partie, Mustafa Aydın, recteur de l'université Kadir Has, est revenu avec nous sur l'origine du concept : « Nous étions en train de réfléchir à un nouveau projet et j'ai suggéré cette idée de nourriture pour la diplomatie. L'idée était de rassembler des pays voisins qui sont susceptibles d'avoir quelques griefs entre eux mais qui peuvent se retrouver autour de la nourriture. Dans cette région c'est un facteur de rassemblement. En raison des siècles de passé commun, nous partageons beaucoup de plats dans le Moyen-Orient, le Caucase et les pays des Balkans. »

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Alexandre De Grauwe-Joignon

Lokanta : diversité et praticité

Le lokanta est un concept relativement nouveau en Turquie, mais florissant : celui de la restauration libre-service. Le client choisit directement parmi la multitude de plats exposée. Nous avons testé pour vous quatre lokanta stambouliotes bien différents les uns des autres ; une sélection qui satisfera tous les budgets.

Beyaz : la viande à l'honneur

Ce lokanta situé à Taksim appartient à deux frères, et est géré par Sinem, la fille de l'un d'entre eux. Vingt-cinq employés y travaillent, et tous les plats sans exception sont préparés sur place. La spécialité du restaurant est la viande ; on y trouve *köfte*, *döner* et *kebab*. Le *köfte* y est particulièrement populaire, et sa version fourrée au fromage est le plat le



plus demandé. L'heure de fermeture tardive du *Beyaz* est un autre de ses atouts, puisqu'il est ouvert jusqu'à 1h du matin en semaine et jusqu'à 3h le week-end ; cela sera appréciable si votre balade nocturne à Beyoğlu vous donne faim. Ce restaurant à l'ambiance détendue a un jumeau nommé *Piknik Köfte & Piyaz*, situé dans l'avenue İstiklal près de l'église Saint-Antoine de Padoue. Concernant les prix, ils sont peu élevés et ne dépassent généralement pas les 6TL.

Beyaz Lokanta, Şehit Muhtar Mh., İstiklal Cad. İmam Adnan Sok. No:10 Beyoğlu, İstanbul

Hacı Abdullah : maître de la cuisine ottomane

Ce restaurant élégamment décoré est depuis 1888 un incontournable de la cuisine ottomane. Sa cuisine est peu ou prou restée la même. Il s'agit d'un art influencé par la force des échanges en Méditerranée, mais qui s'est vraiment développé à Constantinople, lieu de convergence des meilleures denrées et recettes de l'Empire. Nous avons goûté le *hünkâr beğendili kebab*, qui est une savoureuse purée d'aubergines à la viande de bœuf, ainsi que l'*elbasan tava*, un délicieux plat à l'agneau dont la texture se rapproche également de celle de la purée ; deux plats très raffinés rendus délectables par l'harmonie des goûts présents. Pour le dessert, nous recommandons le *karışık komposto*, qui n'est en réalité pas une compote mais plutôt une salade de fruits extrêmement fraîche, très appréciable en fin de repas. Une cuisine certes plus onéreuse que celle des autres lokanta, mais plébiscitée par de nombreuses personnalités, parmi lesquelles Öhran Pamuk, Cat Stevens ou même le président Erdoğan. Les clients viennent du monde



entier afin de goûter aux plats ottomans d'Abdullah Korun ; de fait, le restaurant reçoit énormément de voyageurs.

Le service est également impeccable, tout étant fait pour le faciliter : les cuisines sont très grandes, et le personnel du restaurant compte quarante-cinq employés. L'ambiance, aussi chaleureuse que reposante, est rendue très particulière par la décoration ottomane du restaurant. Ainsi, le repas se déguste entre des murs ornés d'art et d'objets ottomans tels que des vases, assiettes et divers instruments. Un voyage qui n'est pas que gustatif, donc.

Hacı Abdullah, Hüseyinağa Mh., Ağa Camii Atf Yılmaz Cad. No: 9/A 80070 Beyoğlu, İstanbul

Keçeci : un lokanta aux petits prix

Ce restaurant de Kadıköy a ouvert il y a deux ans, et a pour vocation de proposer les grands classiques de la cuisine turque pour un prix très raisonnable. En effet, le principe des lokanta implique qu'il n'y ait pas de serveurs, mais seulement des commis ; cela permet de diminuer le prix des repas. Le Keçeci propose une quarantaine de plats qui consistent en *çorba* (soupe), *köfte*, salades, viandes, etc. Il est également possible d'y prendre son *kahvaltı* (petit déjeuner turc) pour seulement 6,75TL. Le plat le plus cher, qui contient de la viande bouillie, est à 8,50TL.

Keçeci, Kadıköy Merkez Mahallesi, Rıhtım Caddesi, No 34/A, Kadıköy, İstanbul



Kanaat : quand variété rime avec qualité

Situé à Üsküdar, le *Kanaat* propose également une diversité de plats impressionnante à la présentation soignée ; l'étagage de nourriture qui s'offre aux yeux du client est des plus appétissants, et tous les mets rivalisent d'attractivité. En entrée, nous vous conseillons l'artichaut ou bien les poivrons et aubergines farcis au riz, extrêmement fondants.



En plat principal, le lokanta propose beaucoup de plats à base de pommes de terres, viande et petits légumes. La quantité de desserts disponibles est également à se pâmer. Le rapport qualité-prix est bon : comptez 5TL pour la majorité des soupes et entre 14 et 22TL pour les plats de viande. Les *köfte*, quant à eux, sont à 15TL, et les plats aux légumes entre 10 et 15TL environ. L'environnement est très agréable et le service est efficace, ce qui fait de Kanaat la destination idéale de nos passages à Üsküdar, un quartier charmant d'Istanbul.

Kanaat, Tembel Hacı Mehmet Mh. Selman-ı Pak Cd No:25 Üsküdar, İstanbul

* Victoria Coste et Sara Ben Lahbib

Table ronde autour de l'arthroscopie du poignet au sein de l'hôpital Baltalimanı

Du jeudi 21 au dimanche 24 mai s'est tenu à l'hôpital de recherches et d'enseignement Baltalimanı un congrès concernant les maladies touchant le poignet. L'évènement était organisé par la European wrist arthroscopy society (EWAS), la Société européenne de l'arthroscopie du poignet. On y faisait le bilan de l'arthroscopie du poignet en 2015 au travers de l'interrogation suivante : « plus thérapeutique que diagnostique ? ».



À Istanbul, diverses figures du milieu médical se sont réunies à l'occasion d'une table ronde consacrée à l'arthroscopie du poignet et aux ses avancées. En effet, avec l'aide du professeur Yavuz Selim Kabukçuoğlu, chef de l'hôpital Baltalimanı, et celles d'autres membres de l'établissement et de l'EWAS, M. Tufan Kaleli a organisé un programme scientifique s'étalant sur deux jours le 22 et 23 mai. Les présidents du congrès, le professeur Tufan Kaleli et le professeur agrégé Kahraman Öztürk ont également donné des conférences et présenté leurs expériences.

Ce congrès a été rendu possible grâce au réseau du Dr. Kaleli, médecin francophone, professeur et président du département de chirurgie de la main à la faculté

de médecine de l'université d'Uludağ (Bursa) qui a fait sa spécialisation en chirurgie de la main à Paris.

Il y était question de la situation de l'arthroscopie du poignet en 2015, les challenges qu'elle représente, et, plus globalement, les défis et enjeux que représentent la chirurgie de la main et la chirurgie du membre supérieur dans sa globalité.

Le programme du congrès était un tant soit peu chargé. Les journées étaient organisées de manière efficace afin d'optimiser le temps et de permettre aux intervenants de se prononcer sur leurs spécialités et de recevoir des questions de la part des participants aux différentes conférences, principalement des médecins, des internes, et des journalistes. Le programme scientifique s'étalait sur les journées du vendredi 22 et du samedi 23 mai. Les matinées étaient divisées en deux sessions d'interventions d'une durée respective d'une heure et demie et de deux heures. Ensuite, à chaque session de présentation succédait une séance de discussions faisant office de clôture. Pendant celle-ci, les membres présents et ayant assisté aux différentes interventions étaient à même de poser leurs questions, formuler des remarques et éclaircir certains points. Les interventions étaient courtes, allant de 5 à 30 minutes, dépendant naturellement du point à traiter, mais aussi de l'angle choisi.



Intervenants : de nombreux angles ; un seul défi

Les après-midi des deux journées « scientifiques » étaient, elles, consacrées à des opérations en direct. Celle de vendredi était assurée par Christophe Mathoulin et Michel Levadoux, tous deux chirurgiens orthopédistes spécialisés dans la microchirurgie et la chirurgie de la main et du poignet. Le premier pratique la chirurgie au sein de la clinique Jouvenet de Paris tandis que le second, également traumatologue, exerce à Toulon, au centre de chirurgie orthopédique et traumatologique de la clinique Saint Roch. M. Mathoulin, fondateur de l'EWAS, est revenu avec nous sur ce qui l'a attiré vers la chirurgie de la main : « À la base, je suis chirurgien orthopédiste, donc des os et des articulations. Petit à petit, je me suis spécialisé dans la chirurgie de la main et du membre supérieur. La spécialisation dans les lésions du poignet est relativement récente ; on s'est rendu compte que, quand on ouvrait un poignet, qu'on coupait la peau

et qu'on entraînait dans l'articulation, on créait des problèmes. Le fait de ne pas rentrer dans le poignet représentait un gros plus. L'arthroscopie du poignet m'a beaucoup intéressé, car elle représentait un tel avancement (...) Personnellement, j'ai commencé à opérer le poignet à partir de 1985, mais nous ne sommes devenus bons en arthroscopie du poignet qu'en 1990 ».

M. Levadoux s'est davantage focalisé sur la manière dont l'arthroscopie du poignet a changé sa conception de la chirurgie. « La première fois que j'ai entendu parler d'arthroscopie remonte à 2000. J'avais assisté à un congrès sur le sujet à Toulouse. J'étais émerveillé par ce que présentait M. Mathoulin. L'arthroscopie a changé ma manière de voir la chirurgie », se remémore-t-il.

La deuxième opération en direct a été pratiquée par les docteurs Max Haerle et Nicole Schmelzer-Schmied, respectivement chef du département de chirurgie de la main à la clinique orthopédique Markgröningen de Stuttgart, et spécialiste en chirurgie orthopédique et de la main ainsi qu'experte en traumatologie de l'appareil locomoteur.

L'arthroscopie de la main fait partie de l'endoscopie, terme renvoyant aux nombreuses techniques utilisant une optique capable de voir l'intérieur du corps. L'arthroscopie permet par conséquent d'examiner l'intérieur d'une articulation. Comme l'a précisé le professeur agrégé Kahraman Öztürk, « cette réunion scientifique permettra de promouvoir la chirurgie arthroscopique du poignet en Turquie ».

* Sara Ben Lahbib

Le sommet d'Istanbul 2015 parle des femmes réfugiées et des déplacées internes

(Suite de la page 1)

La deuxième femme à s'adresser à l'assemblée est le Dr. Zakia Belhachmi, spécialiste du genre, de l'éducation et du développement de la société civile. En tant que féministe musulmane, elle a tenu à parler du concept de résilience, qu'elle a défini comme le fait d'essayer de construire un arsenal de solutions techniques aux problèmes de pauvreté et d'environnement : en effet, de telles initiatives en faveur des réfugiées manquent cruellement, et c'est un vide qu'il faut à tout prix combler.

Ensuite, le Dr. Ranjana Kumari, directrice du centre des recherches sociales de New Delhi, a pris la parole pour à son tour attirer l'attention sur le besoin urgent de stratégies concrètes qui répondraient aux besoins des réfugiées et déplacées internes. « Les rôles de genre et la position des femmes dans la société augmentent les risques de déplacements », a-t-elle dit, insistant sur le fait que les populations les plus fragiles étaient toujours plus exposées. « Nous devons regarder directement

quels sont les besoins des enfants réfugiés. De cela, tout le monde est responsable. Ce sont les nations elles-mêmes qui, la plupart du temps, créent ces situations de déplacement ».

Enfin, Bukky Shonibare, fondatrice de l'organisation Adopt-a-Camp, a délivré un discours passionné à l'issue duquel tout le monde a applaudi à tout rompre. « Il m'a fallu sept heures pour voyager jusqu'ici, et nous ne faisons que parler. De grands mots qui n'aident pas la femme réfugiée dont l'enfant souffre ; prendre l'avion n'a donc été qu'un gâchis de ressources, qui m'a permis de venir dans cet hôtel cinq étoiles. Il faut donc vraiment changer nos perspectives en sortant d'ici, et nous demander 'que puis-je faire en tant qu'individu ? Que vais-je faire différemment afin d'impacter ne serait-ce



qu'une vie ? ». Changer des vies, Bukky l'a fait avec sa fondation Adopt-a-Camp, et en prenant sous son aide une femme nigérienne dont le mari a été tué et qui a été séparée de ses deux enfants. « C'est notre problème collectif. Ce qu'ils font à une personne, ils le font à nous tous. Nous devons démystifier ces problèmes. Trouvez une réfugiée, et adoptez cette personne. Aidez

ses enfants à aller à l'école, aidez-les à se remettre. Et l'an prochain, nous parlerons de nos succès. Les problèmes, nous les connaissons », déclame-t-elle.

Des représentants d'ONG ont ensuite été invités à s'exprimer ; nous retiendrons surtout l'intervention d'une femme indienne qui, submergée par l'émotion, a raconté son histoire : « J'ai été une réfugiée dans mon propre pays. Mon mari a été kidnappé et

j'ai tout perdu, mais je me suis battue. Ça a été un combat difficile, et j'ai découvert que lorsqu'on est pauvre, personne ne nous regarde. Par moments, lorsque je voyais mes deux enfants mourir de faim, j'ai eu envie de me jeter sous un train. Mais je ne l'ai pas fait ; ne renoncez jamais à la vie ». Ce message d'espoir a été reçu par une standing ovation.

Ce sommet aura donc été l'occasion de rappeler un certain nombre de points importants ; tout d'abord, l'action humanitaire doit donner un rôle actif aux femmes et sensibiliser les sociétés aux problèmes liés au genre. Souvent parmi les premières victimes des conflits, les femmes doivent participer aux processus de prise de décision concernant les aides humanitaires. Il faut ensuite mettre en place une action concrète locale et adaptée au contexte régional. Enfin, le système de gestion de crise humanitaire doit promouvoir l'égalité entre les sexes en tant que mesure préventive.

* Victoria Coste

Nouvel Espace : le fruit de la passion de Renault

Que l'on ne s'y méprenne pas. Cette voiture d'apparence futuriste qui porte à l'arrière le logo « Initiale », sous le losange Renault, n'est pas un nouveau modèle. Il s'agit ni plus ni moins que du nouveau Renault Espace dans sa finition Initiale. Ainsi, Renault Espace est le haut de la gamme Renault. Espace Initiale est le haut de la gamme Espace. Par conséquent, Espace Initiale est le haut de la gamme du haut de la gamme Renault. Vous suivez toujours ? Pour les autres gammes, les propriétaires se contenteront d'un modeste « Espace » en mention sur la poupe, appellation moins ostentatoire mais certes plus terre-à-terre.

Lorsque l'on pose son regard sur cette cinquième génération du Renault Espace, on comprend qu'il s'agit d'une « vraie révolution » comme l'annonce le constructeur français. Le pari était risqué, car il fallait remettre au goût du jour un Monospace dont l'allure se faisait pataude et le gabarit se situait à mi-chemin entre un van utilitaire et une soucoupe volante tout droit débarquée de la stratosphère.

Les nostalgiques de l'époque fastueuse Renault vont aimer

Tout cela est désormais bien fini et laisse place à un Espace dont les traits sont plus aiguisés, à l'apparence plus étirée tout en étant à la fois compacte. La vision de son profil suscite des réminiscences de l'Avantime, dans une émulation beaucoup plus élancée et aérodynamique.

A l'intérieur, l'expression « salon roulant » prend tout son sens. Confortablement ins-



tallé en position haute, l'on domine les espaces alentours. Une imposante console épurée dont l'écran tactile rappellerait un iPad vient préserver équitablement l'espace du cockpit entre le conducteur et son copilote. La boîte de vitesse automatique rappelle ce fameux club de golf, le bois, qui évoque la puissance du moteur essence TCE de 200 ch. Pouvant accueillir de cinq à sept personnes, cet Espace se destine certes aux familles nombreuses mais pas que. Son gabarit se maîtrise facilement et se fait oublier rapidement pour permettre au conducteur de se concentrer uniquement sur la route grâce à l'affichage tête haute, rappelant les limitations de vitesse et les indications du GPS. Se faufiler dans les routes étroites et sinueuses devient chose aisée grâce à la nouvelle technologie 4Control qui renforce l'agilité du véhicule en rendant les quatre roues directrices pour une trajectoire plus précise. De plus, le nouvel Espace se gare presque tout seul grâce au système Park assist, avec lequel

la voiture identifie l'espace disponible et prend en main la direction lors de la manœuvre de stationnement en créneau, en épi et en bataille.

L'espace, la voiture du nouveau « french lover »

Trente ans après le lancement du premier monospace, la nouvelle génération de l'Espace arrive même à s'affranchir de sa vocation familiale pour endosser un rôle insoupçonnable : celui de carrosse idéal pour séduire. Et c'est à bord d'un hybride Monospace Crossover à la limite du SUV que Renault atteint l'objectif fixé par Laurens van den Acker, le directeur design Renault qui a demandé à ses « équipes de faire revivre les racines latines de la marque en dessinant des voitures aux lignes sensuelles et musclées, des voitures colorées et personnalisables qui stimulent les émotions et rendent la vie plus agréable au quotidien ». Une invitation au voyage pour vivre sa passion. Seul, ou pourquoi pas en famille, c'est sympa, mais à deux, c'est

mieux. Car, que peut-on rêver de mieux qu'une échappée avec sa dulcinée pour une partie de campagne par une belle journée d'été ? Nos épicuriens profiteront de chaque instant à bord. Au programme, une ballade harmonieuse dans un habitacle offrant une ambiance lumineuse colorée personnalisable. Enveloppés dans des sièges avant dont la partie haute des dossiers épouse la morphologie, ces amoureux apprécieront leur fonction massage dont l'intensité et la vitesse se règle. bercés par la douce mélodie de Vanessa Paradis chantant *Les Espaces et les Sentiments*, grâce au son Surround sur mesure BOSE avec 12 haut-parleurs dont la restitution des nuances musicales les transporteront dans une ambiance spatiale. Nos amants pique-niqueront avec un panier de légumes devant un cadre pittoresque. A la tombée de la nuit, ces esthètes inclineront les sièges — grâce à un bouton magique One-Touch où, d'un clic, les sièges se rabattent — pour mieux se lover et ainsi observer les étoiles à travers le toit ouvrant panoramique électrique, céans ils atteindront rapidement le septième ciel. S'inscrivant toujours dans une volonté de proposer "des voitures à vivre", Renault a délaissé le puéril slogan « French touch » ou encore l'assommant « Changeons de vie, changeons l'automobile » pour une signature plus épanouie : « La vie, avec passion ». Un atout charme qui risque de plaire aux amoureux de la nature, en quête de nouvelles aventures.

* Daniel Latif

Targan Kozak : « Il est primordial pour nous d'aider nos membres à être au top de leur forme »

Discipline sportive originaire des États-Unis le CrossFit mélange les genres et révolutionne le conditionnement physique. À Istanbul, la salle CrossFit Blackboar a ouvert ses portes il y a quelques mois dans le quartier de Sarıyer. Nous sommes allés à la rencontre du francophone Targan Kozak, co-propriétaire du lieu et coach.

Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Je suis diplômé du lycée Saint-Michel. Par la suite, j'ai étudié la littérature française à l'Université d'Istanbul. Parallèlement à mes études, j'étais guide conférencier. J'ai validé par la suite ma formation et suis devenu guide breveté. J'ai pratiqué le métier pendant dix ans avant de continuer dans le tourisme au sein de plusieurs compagnies françaises.

Quel contact aviez-vous avec le monde du sport avant l'ouverture de cette salle ?

Je pratique le sport depuis que je suis tout petit : j'ai commencé par la natation quand j'avais sept ans. À l'âge de huit ans, j'ai continué avec le waterpolo pen-

dant deux ans. Puis j'ai poursuivi au club sportif de Galatasaray avec la voile, sport que j'ai pratiqué pendant dix ans. J'ai été dans l'équipe nationale vingt-cinq fois. Quand je faisais de la voile ou encore du waterpolo, le fitness faisait déjà partie de ma routine. Par ailleurs, j'ai commencé à suivre des études plus poussées dans ce milieu afin d'y développer mes aptitudes et mes connaissances. L'expérience qui m'a le plus apporté était aux États-Unis, à la célèbre salle Gym Jones.

Qu'est-ce que le CrossFit ?

Cette discipline a été fondée il y a un peu moins d'une dizaine d'années aux États-Unis par un entraîneur du nom de Greg Glassman. CrossFit signifie Cross fitness et renvoie aux différentes disciplines de

fitness ou de sports d'endurance qui se retrouvent dans cette pratique : l'haltérophilie (olympique), la gymnastique et l'athlétisme.

Quelle est la particularité de cette salle ?

Nous assurons un suivi personnalisé auprès de nos clients, en fonction de leurs buts et besoins respectifs. Par ailleurs, les francophones peuvent s'adresser à moi et avoir ce contact en français, sans oublier que j'assure les entraînements avec mon associé, et que je suis présent dans la salle pendant les horaires d'ouverture. Bref, notre objectif est d'aider nos membres à être au meilleur de leur forme.

Quel est le profil de ceux qui viennent s'entraîner chez vous ?

Beaucoup de cadres viennent s'entraîner, souvent le matin avant d'aller au travail, mais aussi le soir, après le bureau. Nous avons également beaucoup de jeunes, des étudiants. Les samedis, nous avons des entraînements pour les enfants. Nous les prenons à partir de six ans.

Qu'est-ce qui vous a motivé à vous lancer dans ce projet ?

Tout d'abord j'ai voulu faire d'une de mes premières passions un travail. Quand j'étais guide-conférencier, je voyageais chaque semaine et j'aspirais à une certaine stabilité. J'ai un fils qui va avoir bientôt deux ans. J'ai donc envie de passer plus de temps avec ma famille.

* Propos recueillis par Sara Ben Lahbib



Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Directeur de la rédaction : Hossein Latif Dizadji • Rédactrice en chef : Mireille Sadège • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0718 | 89645 • www.aujourdhuiturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif • Yazışleri Müdürü: Mireille Sadège • Yayın Koordinasyonu: Kemal Belgin • Sorumlu Yazışleri Müdürü: Ahmet Altunbaş • Conseiller juridique : Bahar Özeray • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Bülent Akarcalı, Celal Biyiklioğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kinacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçınbaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic AŞ. • Correspondants : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • Conception: Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • Distribution: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyiklioğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros
85 € Turquie 60 € France 85 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com

Déambulations caucasiennes

Nichées entre la Russie, l'Iran et la Turquie, elles sont de ces pays pouvant offrir, en l'espace de quelques jours, bien plus que de simples paysages à couper le souffle. Récit d'un voyage en Géorgie et Arménie.

L'histoire de ce court périple, passé à arpenter les rues de Tbilissi et Erevan, ou se pâmer face à des paysages somptueux, est avant tout le récit de rencontres marquantes que pourrait résumer, à elle seule, mon arrivée à Tbilissi.

Un taxi m'attend à mon arrivée. Au moment de déposer mes affaires dans le coffre de son véhicule, je lui fais remarquer que le bidon d'eau qui s'y trouve est semblable à ceux utilisés à Istanbul. David, le chauffeur, éclate alors de rire, et m'explique que ce n'est pas de l'eau mais le fameux *chacha*, l'eau-de-vie géorgienne à base de raisin. Il s'empresse alors de m'en proposer, après avoir au préalable coupé une bouteille d'eau pour en former des verres, et je me retrouve ainsi, à trois heures du matin, à trinquer avec un taxi géorgien sur un parking d'aéroport. David, que je reverrai plusieurs fois lors de mon passage à Tbilissi, semble, de ce que j'ai pu voir durant ces quelques jours, être à l'image de la Géorgie et de ses habitants : chaleureux, très loquace (ce à quoi le goût prononcé pour la boisson n'est sans doute pas étranger), et doté d'une générosité et d'un sens de l'hospitalité remarquables.



Ma première partie de voyage se déroule à Tbilissi et dans les régions autour de la capitale géorgienne. Tbilissi est de ces villes qui laissent une impression étrange au visiteur. D'apparence, elle pourrait rappeler des métropoles comme Sofia : un style architectural très soviétique avec de grandes artères géométriques et de massifs bâtiments, une quiétude au sein du centre-ville évidemment sans commune mesure avec l'effervescence de mégapoles comme Istanbul. Mais au fur et à mesure que l'on s'y promène, cette froideur soviétique s'estompe à la vue de ce qui fait aussi le charme de Tbilissi : des parcs, des œuvres architecturales originales, et surtout des reliefs montagneux qui encerclent totalement la ville. Tbilissi laisse ainsi un sentiment d'apaisement sans pour autant tomber dans le sinistre d'une ville fantôme.

Au détour d'une rue, on trouve aisément un vendeur de *khachapuri*, spécialité géorgienne, une sorte de fougasse généralement fourrée au fromage ou à la pomme de terre. Mais on tombe tout aussi bien sur une échoppe vendant des mugs et autres souvenirs à l'effigie de Staline. La vendeuse m'explique alors que le « petit père des peuples » est une figure populaire en Géorgie. « Il est né à quelques dizaines de kilomètres de là, à Gori ». La province géorgienne se trouvait à l'époque dans l'Empire russe. Le culte de Staline reste en effet bien vivace dans le pays, malgré les efforts de l'ancien président pro-occidental Mikheil Saakachvili pour l'estomper. L'arrivée au pouvoir de Margvelachvili, candidat du Rêve géorgien prônant le retour à la tradition, a également participé

à l'amplification de ce mouvement, surtout chez les anciens combattants nostalgiques de l'époque soviétique. Celui-ci érige aujourd'hui Staline en modèle, éludant une partie importante de l'Histoire.

La découverte de la ville de Tbilissi accomplie, Goga, le responsable de la charmante auberge où je loge, me vante les charmes de son pays. Après quelques verres d'un excellent vin géorgien, il en vient à me parler de Mtskheta, l'une des plus anciennes villes de Géorgie. Elle fut la capitale du royaume d'Ibérie, et le lieu du début de conversion des Géorgiens au christianisme. On retrouve là-bas la cathédrale de Svétitskhovéli (seconde plus grande église du pays), ainsi que le monastère de Djvari. La beauté de ces lieux est tout à fait saisissante, encore plus en haut du monastère d'où l'on peut voir les massifs à des kilomètres à la ronde.

Après ces premiers jours en Géorgie, je décide de me rendre en minibus à Erevan, capitale de l'Arménie. Le trajet, relativement court, donne à voir de superbes paysages, notamment le lac de Sevan, et d'imposants massifs montagneux. A l'arrivée dans la ville d'Erevan, un contraste saute instantanément aux yeux. À l'aspect très pauvre des villages et campagnes d'Arménie que j'ai pu traverser succède l'image d'une capitale moderne aussi bien architecturalement qu'au niveau des infrastructures, commerces, etc. Je ne peux alors m'empêcher de dresser la comparaison d'avec Tbilissi, Erevan proposant un visage plus chaleureux et plus stambouliote (toute proportion bien évidemment gardée) tandis que la capitale géorgienne marque par son calme général.

Ma présence à Erevan est évidemment l'occasion de me rendre au mémorial et au musée du « génocide ». Le premier choc par la charge émotionnelle qu'il comporte : un style architectural épuré, une musique de fond rappelant la *Liste de Schindler* au gré d'une promenade dans le jardin du mémorial, composé de petits sapins plantés par différents officiels venus témoigner leur solidarité (parmi lesquels François Hollande, Nicolas Sarkozy, le pape Jean Paul II). Le musée est lui aussi emprunt de cette ambiance solennelle. La luminosité sombre, les photographies crues accompagnées de textes explicatifs suivant la chronologie des événements... On se retrouve plongé dans un sentiment mêlant effroi, compassion, puis réflexion autour du degré de partialité dont fait preuve cette présentation des événements et de l'Empire ottoman.



Les références au « génocide » sont d'ailleurs bien présentes dans la capitale. Il n'est pas rare de croiser des affiches rappelant le centenaire de celui-ci, participant ainsi au devoir de mémoire. Ou de tomber sur un vendeur de *shawarma* m'affirmant que les Arméniens « s'entendent bien avec les Iraniens, mais n'aiment pas du tout les Turcs ».

Mais l'Arménie n'est pas que ce pays marqué au fer rouge par cet événement tragique, elle est aussi la terre de sublimes paysages et monuments à propos desquels ne tarit pas d'éloges l'aubergiste qui m'accueille. Je me rend donc sur ces lieux avec Zoro, un chauffeur de taxi qui, au son d'envoûtantes musiques arméniennes, me parle de sa passion pour le football local, et qui « est très fier car l'équipe d'Italie est venue jouer à Erevan il y a quelques temps, avec Buffon et Pirlo ». Il me dépose au site de Garni, un temple païen édifié en 77 par le roi Tiridate 1^{er}. Plus encore que l'intérieur du temple, le panorama qu'offre celui-ci sur les massifs montagneux des alentours est tout bonnement prodigieux et confère un apaisant sentiment de solitude. Mon périple passe aussi par la découverte de Zvartnots, un important site archéologique constitué d'une cathédrale bâtie au VII^e siècle, mais en grande partie détruite suite à un tremblement de terre. Cette destruction altère inévitablement la beauté du lieu mais a néanmoins le mérite de susciter l'imagination du visiteur, de marbre face à des ruines où se dressait, il y a bien longtemps, une formidable construction haute de 45 mètres.



Il est déjà l'heure de repartir de ce trop court mais intense périple. En se retournant, on repense alors aux splendides paysages dessinés par la nature que donnent à voir cette région trop méconnue, et qui rompent avec la tourbillon fascinant mais aussi oppressant d'Istanbul. Me reviennent surtout à l'esprit les magnifiques rencontres que j'ai pu faire, me rappelant que si le voyage peut être solitaire, sa beauté réside aussi dans le partage d'un moment, d'une expérience éphémère entre plusieurs individus rassemblés par la volonté de découvrir. Et comme un symbole, David, ma première rencontre caucasienne, s'avère aussi être ma dernière. C'est lui qui me raccompagnera à l'aéroport, en ayant au préalable pris soin de me confier son excellent cognac, dont il avait semblé-il déjà succombé aux bienfaits...

* Pierre Debly



Agenda culturel du mois de juin



Escapade espagnole organisée par l'IKSV

Le vendredi 5 juin, à 19h30, le musicologue, compositeur et programmateur de radio M. Ersin Antep prononcera

un discours avant son concert, revenant sur la culture et la musique espagnoles. La soirée aura lieu au Sürreya Operası, basé à Kadıköy sur la rive asiatique d'Istanbul.

Le YAP : Programme de jeunes architectes est de retour à l'Istanbul Modern



Du mercredi 10 juin au dimanche 15 novembre prochain, le *Young Architects Program* prendra place au sein du musée *Istanbul Modern*. Initié par ce dernier en collaboration avec le Musée d'Art Moderne, le YAP se veut être un programme destiné aux jeunes architectes. En effet, il leur offre la possibilité de concevoir une installation temporaire au sein du musée. De plus, le YAP se tient tous les deux ans, au cours de l'été, et sa finalité est d'encourager les jeunes architectes à résoudre des problèmes environnementaux tels que la durabilité ou le recyclage, mais aussi à explorer des idées de conception

et de design innovantes en utilisant des éléments comme l'ombre ou encore l'eau, qui permettraient d'accroître les possibilités d'utilisation des espaces en plein air.

La belle affiche du One Love Festival d'Istanbul



Dans le parc LifePark, basé sur la rive européenne d'Istanbul, se tiendra pendant le week-end du 13 et 14 juin le festival One Love, avec le soutien de Hayat Bu Kapağın Altında. Parmi les artistes et les groupes qui se produiront lors du festival, on trouve : James Blake, Tom Odell, Metronomy, Hot Chip, José Gonzalez, Little Dragon, Fink, Austra, Slow Hands, LouLou Players, Ceylan Ertem, Ahmet Sendil, Cem Salman, Unus Emre, Ali Murat Karakuş.

Un juin de jazz au CRR



Le Cemal Reşit Rey accueillera au sein de ses locaux un orchestre de jazz le dimanche 14 juin à partir de 20h. Le chef d'orchestre M. Nail Yavuzoğlu sera accompagné

du soliste Şenay Lambaoğlu.

* Sara Ben Lahbib

Exposition Biz mektup yazardık à la galerie İş sanat Kibele



Biz mektup yazardık, en français, « nous avons écrit des lettres », est une exposition qui vous en dira plus sur le célèbre artiste turc Bedri Rahmi. Né en 1911 et mort en 1975, il touchait à tout, art pictural ou bien littérature. Il est donc l'auteur d'une multitude de peintures, mais aussi de cinq recueils de poésie. Originaire de Trabzon et diplômé de l'Académie des beaux-arts d'Istanbul, il a bénéficié d'une bourse pour partir étudier en France en 1930 ; il a donc appris le français dans les villes de Dijon et Lyon avant de s'installer à Paris, où le cubiste André Lhote l'a pris comme élève, et où il a rencontré celle qui est devenue sa femme, l'artiste roumaine Ernestine Letoni. Bedri



Rahmi était donc francophone, comme en témoignent des courriers rédigés en français également visibles au sein de la galerie.

La collection qui constitue *Biz mektup yazardık* comporte beaucoup d'enveloppes sur lesquelles ont dessiné et peint les artistes ; celles de Bedri Rahmi et le travail de leurs couleurs nous font tout particulièrement voir à quel point le peintre était inspiré par Rothko. Une très belle diversité d'œuvres est présentée dans cette exposition, certaines très graphiques, d'autres plus fluides et détaillées ; les techniques sont également variées. Aussi, parmi les artistes avec lesquelles Bedri Rahmi a correspondu, on retrouve les noms de personnages illustres, comme celui du poète Nâzım Hikmet. Une expérience très riche, donc, autour d'un artiste remarquable. Comme l'a écrit le magazine *Time*, dont la citation suivante est affichée sur un mur de l'exposition, « *Le but d'Eyüboğlu est de développer un art aussi unique que les miniatures persiennes et Matisse et aussi turc que leur café et tabac* ».

* Victoria Coste

Sharapova – Kanepi ou Barbie face à Blondie

Au premier regard sur le court Philippe Chatrier, il est difficile de les reconnaître. Qui est qui ? Les deux portent une visière de caissière chez McDonald's. Les deux sont blondes, comme l'arbitre de la rencontre Aurélie Tourte qui vient compléter le trio à la chevelure couleur des blés d'or. L'une incarne l'élégance bretonne avec son haut façon marinière affichant de fins traits bleus horizontaux et sa jupe abat-jour à la manière d'un accordéon. L'autre vêtue de gris pyjama confectionné maison arbore des bas de contention oranges. L'une gémit à chaque coups tandis que l'autre se mue dans un silence religieux tout le long du match. Une Russe – une Estonienne, Sharapova – Kanepi.

Le rituel méditatif de Maria Sharapova

Le match commence. Maria Sharapova se transforme et plie aussitôt le premier jeu. Puis le second, et même si la Russe a de l'avance, elle ne peut s'empêcher de s'aliéner à chaque action. Tournant le dos à son adversaire, elle regarde dans le vide, toujours dans sa torpeur, elle frotte sa bouche sur le revers de la main gauche et repart aussitôt telle une mécanique remontée. Un rituel méditatif ou de canalisation de pression qu'elle répètera inlassablement, faisant patienter l'Estonienne médusée, qui, refroidie, n'attend qu'elle pour enfin servir. Cependant, Kaia Kanepi reste compréhensive et prend son mal en patience en replaçant le cordage de sa raquette. L'entraîneur de Sharapova vit le match comme s'il était à sa place sur le court. Il se lève pour l'applaudir quand elle marque, crie à plusieurs reprises « *Come on!!!* »

en guise d'encouragements, ce qui finit par irriter les spectateurs puis se tortille d'angoisse dans toutes les positions pendant les échanges. Il assiste, tel le docteur Frankenstein, au jeu de sa créature qu'il a formé. Lorsque Maria Sharapova échoue, il redouble d'attention et cherche le regard de sa petite protégée pour l'encourager mais, en vain, elle est trop concentrée.

La machine Sharapova est lancée

Le court est plein à craquer. Les blondes se font de plus en plus nombreuses dans les tribunes. Toutes habillées à la façon de Maria Sharapova. Un doux mélange de parfums embaume le court Philippe Chatrier. Au 3ème jeu, le match prend une autre tournure car Kaia Kanepi remonte le score en décrochant son premier jeu.

Les objectifs des photographes sont braqués sur Maria Sharapova qui se fait flasher comme lors de la montée des marches du Festival de Cannes. Deuxième set, 1-1, l'écart peine à se creuser alors Maria Sharapova intensifie ses cris et cela marche... Kanepi cache bien son jeu et laisse même croire qu'elle est sur le point de renverser la tendance. Ce qui inquiète les coaches de Maria Sharapova qui se cachent derrière leur casquette orange Porsche et retiennent leur souffle. Finalement, la Russe emporte le match 6-2 / 6-4 et prétexte aussitôt un mal de gorge pour éviter

l'interview face aux spectateurs, ce qui lui vaudra un départ sous les huées et sifflets à travers toute l'arène. Sans doute a-t-elle donnée trop de voix pendant sa performance ?

* Daniel Latif
Photo : Jan McIntyre



PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Uludağ 1930



Bataille de Bouquins sur le Bosphore au lycée Notre Dame de Sion

Ce jeudi 7 mai, nous assistons à la Bataille de Bouquins sur le Bosphore à laquelle participent les lycées français Saint Joseph et Notre Dame de Sion ; il s'agit d'une compétition dans laquelle les élèves donnent par petits groupes des représentations théâtrales de deux minutes basées chacune sur un livre en français qu'ils ont lu.

Cérémonie



Muriel Domenach

Le 26 mai dernier, la Consule Générale de France à Istanbul Muriel Domenach a remis le Prix Littéraire NDS 2015 lors d'une cérémonie organisée au Palais de France.

(lire la suite page IV)

Seconde Édition

Prix Littéraire NDS des Lycéens

Créé à l'instar du Prix Goncourt des lycéens, un Prix littéraire est remis par les élèves du lycée Français Notre Dame de Sion à l'occasion d'une cérémonie d'automne durant le salon du livre d'Istanbul Tüyap.



Festival de théâtre



Deniz Günce Demirhisar

Ancienne festivalière, Deniz est venue revivre ces quelques jours de bonheur et guider les nouveaux arrivants. Et aussi retrouver « une petite famille francophone au cœur du grand Istanbul ».

(lire la suite page III)

Prix Littéraire NDS



Şebnem Işigüzel

La lauréate du Prix Littéraire NDS 2015 est l'écrivain Şebnem Işigüzel pour son roman *Venüs* publié par les éditions İletişim.

(lire la suite page IV)



Grâce à la Fondation d'Éducation du Lycée Notre Dame de Sion, les écoles *Neslin Değişen Sesi* prolongent 159 ans de tradition de Notre Dame de Sion.

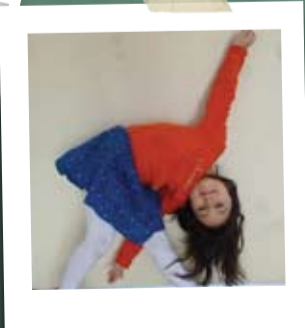
S A L U T



Les inscriptions à l'école maternelle pour l'année scolaire 2015-2016 continuent.



A B I E N T Ô T



Année scolaire
2015-2016
Informations
&
inscriptions :

www.anaokul.nds.k12.tr
(90 212) 210 43-58
www.ilkokul.nds.k12.tr
(90 212) 233 00 40



Bataille de Bouquins sur le Bosphore au lycée Notre Dame de Sion

(Suite de la page 1)



C'est Roseline Gonzalez, médiathécaire au lycée NDS, qui en a eu l'idée : « La bataille de bouquins sur le Bosphore s'inspire des battles littéraires qui ont déjà lieu en France, notamment au salon du livre de jeunesse de Montreuil. J'ai vu d'autres projets de ce type en France, et cela m'a donné l'envie de le faire ici, en collaboration avec d'autres lycées. Saint Joseph s'est porté volontaire, et les professeurs de français des 9^e, Pauline, Hermine et Claire ont été très enthousiasmées par le projet. Nous avons ainsi lancé le projet avec Dominique de la médiathèque de Saint Joseph. ».

Pour ce projet d'une ampleur assez importante, plusieurs mois de préparation ont été nécessaires. « Nous avons commencé par quelques rencontres entre professeurs des deux lycées, puis on a présenté le projet dans les classes courant novembre », explique Roseline. « Tous les élèves ont emprunté un livre en français, une découverte, une nouveauté qu'il n'avait encore jamais lue ; les élèves pouvaient lire ce qu'ils voulaient. Puis ils se sont mis par groupes de trois ou quatre, chaque groupe a choisi un seul livre et devait les présenter de la manière originale et créative en deux minutes. Ensuite, nous avons organisé des demi-finales, et chaque classe a choisi un seul groupe pour la représenter. »



Parmi les œuvres présentées, on trouve des classiques (*Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, *Les aventures de Sherlock Holmes* de Sir Arthur Conan Doyle, *Les vacances d'Hercule Poirot* d'Agatha Christie), de l'heroic fantasy (*Le Trône de fer* de George R. R. Martin), ou encore de la littérature jeunesse (*La bergère qui mangeait ses moutons* d'Alexis Lecaye). Une sélection éclectique qui, semble-t-il, a bien inspiré les élèves qui ont rivalisé d'inventivité et d'humour. Tous se sont donnés du



mal, pour ce qui est des costumes notamment. Certains élèves se montrent particulièrement à l'aise sur scène, bien qu'ils ne puissent jouer dans leur langue maternelle ; leur français, s'il est parfois un peu hésitant, témoigne de beaucoup d'application. Mais, loin d'être seulement amusant, ce projet présente aussi de grandes vertus pédagogiques. Comme nous l'a expliqué Hermine Ride, professeur de français au lycée NDS, « les élèves ont progressé sans s'en rendre compte ; tous les travaux qui ont précédé les représentations étaient discutés en français en classe. On enregistrait leurs séances, puis on les évaluait ». Sans compter que, comme le précise Hermine, « ils ont travaillé ensemble pour écrire eux-mêmes un scénario ». Des travaux stimulants, donc, que les élèves ont fini par prendre plaisir à exécuter : « Au départ, ils ont accueilli l'idée avec beaucoup de méfiance ou de défiance, ils ne savaient pas bien où ils allaient parce qu'au départ, la lecture de livres est un travail très scolaire. Mais quand on a commencé à travailler par groupes, ils se sont davantage investis et le projet s'est vraiment construit progressivement, l'enthousiasme est arrivé progressivement lui aussi. Le vrai enthousiasme, on l'a eu il y a deux semaines ».

Roseline partage cette opinion : « Je suis assez satisfaite, parce que nous avons des élèves qui ne sont pas forcément très lecteurs ou très volontaires en classe, et qui ont quand même réussi, en étant conseillés, à choisir un livre et à se rendre compte que finalement, lire en français pouvait être sympa. Ça a révélé pas mal d'élèves, et quand je leur ai proposé d'aider à l'organisation, j'ai eu 50 volontaires. Je suppose donc que cela montre qu'ils étaient contents de s'impliquer dans le projet. Aujourd'hui, en tous cas, je n'ai vu que des visages souriants ». Après le passage sur scène très applaudi de tous les groupes, les élèves se dispersent et partent déjeuner. Ensuite, pendant que quinze lycéens de St Joseph visitent l'exposition Femmes Ottomanes et Dames turques en compagnie d'Anne Baradel, les autres élèves des deux lycées se dispersent et se mélangent dans les salles de classe pour le Speed Booking, il s'agit d'un moment de rencontre et d'échange



autour de la lecture. Enfin, pour ouvrir la cérémonie de remise des prix, un concert est donné par des étudiants du lycée NDS : Alkim Azmioğlu et Berke Kasar au chant, Cenk Akiz au piano et Dicle Iriz et Ozan Atay à la batterie ont successivement ému et enflammé la salle en interprétant *Lâ'l* de Sertab Erener, *Belle* de la comédie musicale Notre Dame de Paris, *Les petits papiers* de Régine et *Papaoutai* de Stromae. Une fois de plus dans la journée, le talent de ses élèves a donc été valorisé par le lycée français NDS. Après ce divertissement est venu le moment de la remise des prix ; tous les lycéens attendent les résultats dans la joie et l'excitation, heureux à l'idée d'enfin savoir si leur travail de plusieurs mois sera récompensé et de connaître la façon dont il a été perçu, bien que les salves d'applaudissement et les rires qui ont ponctué chacune de leurs représentations laissent peu de place au doute. Certains sont un peu fébriles. Finalement, le prix du public, déterminé à l'applaudimètre, a été décerné au groupe issu de la classe 9F du lycée NDS, qui a présenté *Lilas* d'Yvan Pommaux, un livre jeunesse retraçant l'enquête d'un chat détective. Le troisième prix du jury est revenu au groupe de la 9C de Saint Joseph pour son interprétation de *Cool* de Michael Morpurgo, le deuxième prix du jury a été attribué aux élèves de la 9B de NDS pour *La bergère qui mangeait ses moutons*, et les grands gagnants ont été les 9F une nouvelle fois. Fous de joie à l'idée d'avoir remporté deux prix et d'avoir fini premiers, les médaillés d'or sont allés récupérer leurs prix sous les acclamations de leurs camarades. Aussi étonnant que cela puisse paraître au vu de leur ravissement, ils nous ont confié n'avoir pas toujours été aussi emballés. « Nous avons l'obligation de participer, et cela devait augmenter nos notes, mais en fin de compte on s'est amusés », a révélé Onur. « Nous avons eu de bonnes idées, et nous sommes drôles », a renchéri Ege avec satisfaction. « Et on a gagné 130TL de bons d'achat à utiliser en librairie », a ajouté Kaan, triomphant. Tous ont tenu à remercier « Madame Pauline », leur professeur de français.



Pendant les cinq jours de la 15^{ème} édition du festival international de théâtre lycéen francophone, la priorité a été naturellement donnée aux représentations théâtrales des spectacles conçus par les troupes des différents lycées francophones participants. Mais il y a eu également des discussions et débats avec les comédiens, des ateliers spécialisés et, finalement, des festivités en tout genre. Le début du festival a été marqué par le mot de bienvenu de M. Yann de Lansalut, directeur de Notre Dame de Sion : « Profitez, partagez, il n'y a pas de compétition ! ». Le ton a été donné pour une 15^{ème} édition respirant l'entente et la solidarité entre élèves, ainsi que les rires et sourires. Autant dire que ce fût une belle manière d'achever la fin de l'année scolaire 2014-2015, aussi bien pour les élèves que pour leurs professeurs et, plus globalement, les communautés éducatives respectives des lycées francophones ayant participé au festival.

Programme et moments forts du festival
Les établissements francophones d'Istanbul ayant pris part au festival sont les lycées Notre Dame de Sion ; Saint Benoît ; Galatasaray ; Saint Michel ; Pierre Loti ; Saint Joseph ; et enfin, Sainte Pulchérie. Le Lycée américain basé à Izmir a également participé. Hors frontières, plusieurs pays parmi lesquels le Monténégro, la Russie, et la Hongrie ont été représentés par l'intermédiaires de troupes respectivement issues du *Club créatif café Europe* (Podgorica) ; du *Gymnasium N°5* (Tcheboksary) ; et du lycée Leöwey Klára de Pecs. Toutes plus vivantes les unes que les autres, les pièces traitent de problématiques diverses avec toutefois pour point commun des sujets de société. On retiendra d'abord *S'embrassent*, la pièce interprétée par la troupe du lycée Notre Dame de Sion en guise d'ouverture du festival, qui traite des tabous et autres tracasseries concernant la vie amoureuse des adolescents. *Drôle de vie de tous les jours*, mise en scène par les élèves de Podgorica, remet le spectateur face à lui-même, dans la mesure où il visualise des scènes de la vie courante qu'il ne prend généralement pas le temps d'analyser. *Toc Toc*, représente les diverses maladies et tics existants tout en illustrant l'adage « l'union fait la force », puisqu'à travers une thérapie de groupe, les patients arrivent à se débarrasser de leurs tics ou à les atténuer. De plus, les spectateurs ont eu droit à une représentation du spectacle *Free*, donné par une troupe canadienne professionnelle dont les membres sont originaires de Longueuil. La pièce puise son inspiration dans la fameuse question d'Aristote : « L'esclavage est-il un phénomène socio-historique éphémère ou est-ce l'ordre naturel ? ».



La journée s'est terminée sur un discours du directeur du lycée NDS, Monsieur Yann de Lansalut, qui s'est montré très satisfait du déroulement de l'évènement : « cela a été comme un long générique de film, beaucoup de monde s'est mobilisé pour mener ce projet à son terme. J'espère qu'il ne sera pas sans suite ». Nous aussi.

* Victoria Coste

* Sara Ben Lahbib

15^{ème} Festival international de théâtre lycéen francophone



Pendant les cinq jours de la 15^{ème} édition du festival international de théâtre lycéen francophone, la priorité a été naturellement donnée aux représentations théâtrales des spectacles conçus par les troupes des différents lycées francophones participants. Mais il y a eu également des discussions et débats avec les comédiens, des ateliers spécialisés et, finalement, des festivités en tout genre.

Le début du festival a été marqué par le mot de bienvenu de M. Yann de Lansalut, directeur de Notre Dame de Sion : « Profitez, partagez, il n'y a pas de compétition ! ». Le ton a été donné pour une 15^{ème} édition respirant l'entente et la solidarité entre élèves, ainsi que les rires et sourires. Autant dire que ce fût une belle manière d'achever la fin de l'année scolaire 2014-2015, aussi bien pour les élèves que pour leurs professeurs et, plus globalement, les communautés éducatives respectives des lycées francophones ayant participé au festival.

Programme et moments forts du festival
Les établissements francophones d'Istanbul ayant pris part au festival sont les lycées Notre Dame de Sion ; Saint Benoît ; Galatasaray ; Saint Michel ; Pierre Loti ; Saint Joseph ; et enfin, Sainte Pulchérie. Le Lycée américain basé à Izmir a également participé. Hors frontières, plusieurs pays parmi lesquels le Monténégro, la Russie, et la Hongrie ont été représentés par l'intermédiaires de troupes respectivement issues du *Club créatif café Europe* (Podgorica) ; du *Gymnasium N°5* (Tcheboksary) ; et du lycée Leöwey Klára de Pecs.

Toutes plus vivantes les unes que les autres, les pièces traitent de problématiques diverses avec toutefois pour point commun des sujets de société. On retiendra d'abord *S'embrassent*, la pièce interprétée par la troupe du lycée Notre Dame de Sion en guise d'ouverture du festival, qui traite des tabous et autres tracasseries concernant la vie amoureuse des adolescents. *Drôle de vie de tous les jours*, mise en scène par les élèves de Podgorica, remet le spectateur face à lui-même, dans la mesure où il visualise des scènes de la vie courante qu'il ne prend généralement pas le temps d'analyser. *Toc Toc*, représente les diverses maladies et tics existants tout en illustrant l'adage « l'union fait la force », puisqu'à travers une thérapie de groupe, les patients arrivent à se débarrasser de leurs tics ou à les atténuer. De plus, les spectateurs ont eu droit à une représentation du spectacle *Free*, donné par une troupe canadienne professionnelle dont les membres sont originaires de Longueuil. La pièce puise son inspiration dans la fameuse question d'Aristote : « L'esclavage est-il un phénomène socio-historique éphémère ou est-ce l'ordre naturel ? ».

La journée s'est terminée sur un discours du directeur du lycée NDS, Monsieur Yann de Lansalut, qui s'est montré très satisfait du déroulement de l'évènement : « cela a été comme un long générique de film, beaucoup de monde s'est mobilisé pour mener ce projet à son terme. J'espère qu'il ne sera pas sans suite ». Nous aussi.

Le théâtre, un art ancien pour les jeunes !

Le 15^{ème} Festival international de théâtre lycéen francophone s'est déroulé sur cinq jours alliant pièces de théâtre de troupes lycéennes comme professionnelles, points chauds, autrement dit, débats et discussions post-pièces où les spectateurs sont à même d'interagir avec les comédiens, ateliers de théâtre, et, finalement, festivités en tout genre dans la joie et la bonne humeur. Un festival qui s'est clôturé en musique le mardi 19 mai dernier avec un concert du groupe Geeva Flava.



« Nous voulons de la vie au théâtre, et du théâtre dans la vie. » Jules Renard

Ce festival, qui fêtait cette année son quinzième anniversaire, est avant tout un lieu d'échanges privilégié entre les lycées francophones d'Istanbul, d'Izmir et d'Ankara, mais aussi avec des groupes internationaux venus spécialement pour l'évènement. On y rencontre notamment des théâtres du Canada, du Monténégro, de Hongrie ou encore de Russie. C'est donc dans la joie et la bonne humeur qu'a débuté le festival le vendredi 15 mai dernier.



Le temps des premières rencontres, et le festival se met en route. Dans une salle se sont regroupés une quinzaine de lycéens formant l'atelier presse. C'est une véritable ruche qui grouille ! En effet, la tâche est lourde entre le compte-rendu de chaque journée et la mise en place d'un blog. Photographes, reporters et blogueurs s'activent et s'organisent au plus vite ! On trouve également un dessinateur de presse ; « c'était important suite aux événements de Charlie Hebdo », précise Fabienne Altinok, organisatrice du festival.

En 15 ans d'existence, le festival a attiré de plus en plus de jeunes, tant des comédiens que des bénévoles presse et animateurs. Il faut savoir que le bénévolat reste l'essence même de ce festival, professeurs et élèves cherchant avant tout à passer un moment convivial et riche théâtralement parlant. « Ce que j'aime dans ce festival, c'est surtout l'échange avec des jeunes d'autres lycées qu'on ne pourrait pas rencontrer en dehors de ce contexte », se réjouit Zeynep Üstündep ; étudiante au lycée Galatasaray qui supervise la mise en page du journal à l'atelier presse. Au-delà des lycéens apprentis-comédiens, on croise d'anciens festivaliers venus revivre ces quelques jours de bonheur et guider les nouveaux arrivants. C'est le cas de Deniz Güce, venue retrouver « une petite famille francophone au cœur du grand Istanbul ».

Vient ensuite le temps des pièces de théâtre : après un échauffement des cordes

vocales et de la mâchoire, le public prend place, guidé par une fanfare. On présente les troupes, le staff, l'organisation globale du festival. Puis les lumières se tamisent, le silence se fait dans le grand théâtre du lycée. On peut ressentir le stress et l'excitation en coulisses. L'entrée en scène des comédiens est proche ! Les pièces de théâtre s'enchaînent cinq jours durant. On rit, on apprend, on débat et on rit encore. « Les spectateurs nous portent et on se surpasse », nous confie Marion, comédienne dans la troupe de l'université de Galatasaray.



Par ailleurs, après chaque show, un « point chaud » est organisé. Spectateurs et comédiens se retrouvent dans une salle pour échanger autour de la pièce. On s'étonne du niveau de français des étudiants : certains n'apprennent cette langue que depuis deux ou trois ans. Les compliments fusent, les questions aussi concernant la préparation du spectacle et le travail personnel effectué. Chacun cherche à s'instruire et à puiser l'astuce de l'un ou la méthode de



l'autre. « On apprend tous les uns des autres, c'est magnifique », jubile un lycéen de Galatasaray.

Quand on ne joue plus, on joue encore !

Différents ateliers ont été mis en place ; entre séances d'improvisation, saynètes et ateliers de confiance, c'est l'occasion de mélanger les troupes et d'approfondir le jeu des acteurs à travers une nouvelle approche du théâtre et de nouveaux professeurs. « Quand on danse, on se lâche, on ne réfléchit plus, les barrières tombent », affirme l'un de ces derniers lors d'un atelier. Aux heures du repas et du goûter, des musiciens amateurs et professionnels prennent place sur une petite scène installée dans la cour de l'école. Professeurs et étudiants dansent et chantent au rythme de la musique. L'ambiance y est bon enfant ! Une petite boîte gossip circule même de mains en mains. « Un festival réussi, c'est un festival où des amitiés ont grandi, des fous rires ont été partagés et où tous pleurent de devoir se quitter », s'émeut l'organisatrice du festival Fabienne Altinok

* Pauline Autin

Les Coulisses du festival



Il y a quinze ans et des poussières, j'étais élève au collège Sainte Pulchérie ; tous les ans, les jours fériés, autour du 19 mai, c'était la fête du théâtre avant tout. Des rencontres étonnantes, de nouveaux liens d'amitié, des ateliers avec des comédiens professionnels, des croisières sur le Bosphore, de la danse, de la poésie, de l'enthousiasme, de l'énergie, de l'amour ! Tout cela, seulement en quelques jours, et non pas à un rythme de croisière... C'est ainsi que se sont imprimés dans ma mémoire des souvenirs très vifs du festival, l'une des expériences les plus marquantes de mes années collège et lycée.

Cette année, grâce à l'aimable invitation de l'organisatrice du festival, Mme Fabienne Altinok, je reviens donner un coup de main à la salle de presse de *Coulisses*,

et je me réjouis d'y retrouver la même quintessence de jeunesse.

Pour moi, le festival de théâtre francophone, c'était aussi et surtout l'occasion d'écrire pour *Coulisses*, donc de parler du théâtre, de jouer à la journaliste, d'essayer de gérer le temps dans l'urgence, d'apprendre à critiquer avec élégance et de louer sans emphase, de réfléchir à ce qui pimente le jeu d'une troupe, en somme d'apprécier à sa juste valeur, ce que la magie du théâtre est capable de nous communiquer. Ce que font encore à leur manière, et avec une créativité qui leur est propre, les journalistes actuels qui maîtrisent, de plus, toutes les nouvelles technologies de communication. Critiques, reporters, photographes, blogueurs, dessinateurs en herbe déploient leur talent dans la salle de presse. J'ai



été fascinée par leur autonomie, leur fiabilité, leur sensibilité et leur méticulosité. De l'édition papier *Coulisses* 1999 –que nous avons concocté avec comme rédacteur en chef Guillaume Frazier- au blog *Coulisses*, je retrouve donc le même esprit mais découvre des outils de plus en plus créatifs.

Un festival de théâtre qui a déjà plus de quinze ans et qui est devenu un repère autobiographique pour tant d'élèves fran-



cophones, c'est un festival formidable ! Je me rends compte que, si aujourd'hui différentes générations de festivaliers sont là, ce n'est pas seulement pour transmettre ou évoquer des souvenirs de manière unilatérale, mais surtout pour apprendre de cette nouvelle génération surprenan-



te. Celle que j'ai eu la chance de côtoyer ces jours-ci. D'abord, elle est pleine d'espoir ! Contrairement à ma génération, aujourd'hui trentenaire, ces jeunes ont une sensibilité politique à la fois très poétique et très ancrée dans leur vécu de tous les jours... Du choix des musiques que j'ai pu entendre résonner dans la cour du lycée Notre Dame de Sion aux spectacles que j'ai pu voir, je me rends compte qu'ils ont choisi la diversité comme valeur maîtresse pour orchestrer les différences et la liberté dans la vie sociale. Sans doute est-ce là une inspiration que nous devons au bilinguisme, à la francophonie et au théâtre, de génération en génération... Un grand merci à tous les festivaliers d'antan et d'aujourd'hui, et à tout ceux et celles qui, depuis tant d'années, rendent possible cette alchimie.

* Deniz Günce Demirhisar,
Doctorante en sociologie à l'EHESS-Paris et
chercheur associée à l'IFEA

Le Prix littéraire Notre Dame de Sion donne la parole aux femmes

Le mardi 26 mai s'est tenue la remise du Prix littéraire Notre Dame de Sion. La cérémonie, qui avait lieu au Palais de France, a consacré la lauréate du Prix Şebnem İşıgüzel en présence de nombreuses personnalités. Tuğba Doğan, jeune écrivain, a également été récompensée par la Mention du Prix littéraire NDS pour son premier roman.

Le Prix littéraire Notre Dame de Sion, unique en son genre, a été lancé en 2008 par le lycée français Notre Dame de Sion et son Association d'anciens. Il distingue tous les ans des écrivains tour à tour francophones et turcs. Cette année, dans la splendeur du Palais de France, c'était donc à la littérature turque d'être mise en avant. La lauréate du prix a conquis le jury avec son roman *Venüs*, publié aux éditions İletişim en 2013 ; la présidente du jury Mme Tomris Alpay nous a expliqué ce choix : « Chaque année, les ouvrages récompensés sont choisis parmi une sélection de 200 œuvres, en fonction de leur style d'écriture et de leur adéquation avec la réalité des problèmes sociaux. Le roman de Şebnem İşıgüzel allie les deux ; il s'agit d'une œuvre sur la condition des femmes, dans une écriture musicale. Elle contient beaucoup d'ironie et d'humour alors qu'au fond, c'est une histoire très tragique qui nous raconte l'immigration d'Anatolie sur plusieurs générations, et les combats féminins sur plusieurs siècles ». Une présentation attrayante.



Après avoir exprimé à quel point elle avait également apprécié le roman de Tuğba Doğan ayant reçu la Mention du jury, *Musa'nın Uykusu* (*Le sommeil de Moïse*), publié aux éditions Yapı Kredi, la présidente du jury a conclu : « Les livres sélectionnés sont toujours des livres frappants ». Des œuvres qui méritaient donc la jolie cérémonie qui s'est déroulée le 26 mai, et à laquelle ont assisté, entre autres, les Consuls généraux des États-Unis et de Belgique et la Consule du Maroc ; la direction, les professeurs et les anciens du lycée Notre Dame de Sion ; ainsi que d'éminents représentants du monde culturel stambouliote. Le Consul général des États-Unis à Istanbul, M. Charles F. Hunter, a félicité le lycée Notre Dame de Sion : « Les relations internationales vont au-delà de la politique et doivent toucher la culture, les échanges, le fait de pouvoir encourager les écrivains. Je trouve les initiatives telles que ce prix formidables ». L'événement a été coordonné et présenté par Mireille Sadège, Secrétaire générale du Prix littéraire. Les prix ont été remis par la Consule générale de France à Istanbul Mme Muriel Domenach qui, dans son discours, a salué la volonté du lycée



de « marquer son attachement à la littérature et aux écrivains, mais aussi de contribuer activement au développement des relations culturelles entre la France et la Turquie ». Une entreprise louable au service de laquelle s'est investi un jury composé de neuf membres : Tomris Alpay, Yazgülü Aldoğan, Liz Behmoaras, Emel Kefeli, Arzu Öztürkmen, Mayda Saris, Zeynep Sabuncu, Özlem Yüzak et Mine Haksal. Şebnem İşıgüzel et Tuğba Doğan, après avoir reçu leur prix et mention respectifs, ont ensuite chacune prononcé un discours ému. « La littérature est une entreprise de santé, (...) une recherche consistant à se guérir et à guérir le monde. Moi aussi, j'écris pour trouver ou pour inventer un bienfait dans le monde où nous vivons, pour être guérie et pour guérir », a affirmé la seconde. C'est le directeur du lycée, M. Yann de Lansalut, qui a clôturé la cérémonie en remerciant « la présidente du jury, Mme Tomris Alpay, ainsi que l'ensemble des jurés qui ont accepté cette charge et ce travail de lecture, d'analyse, de critique et de confrontations en séances à huis clos de manière à faire émerger une œuvre et un écrivain ». Il a terminé son discours en mentionnant le Prix Littéraire NDS des Lycéens : « À l'image du prix Goncourt des lycéens, nos élèves remettent eux aussi un prix littéraire à l'occasion d'une cérémonie d'automne durant le salon du livre Tüyap. Aussi, je salue et remercie les professeurs de littérature qui œuvrent à la vitalité et à la continuité de ce projet pédagogique et littéraire ».



Écrire pour combattre et exister

Un prix qui récompense la littérature non seulement pour sa forme, mais aussi pour le miroir qu'elle offre de la société ; des combats rendant l'écriture lieu de résistance offert à tous. Une essence dans laquelle baigne la lauréate Şebnem İşıgüzel, qui a déclaré « écrire pour exister ». Elle s'inspire des minorités, ou de ceux que l'on considère comme marginaux : « J'aime regarder les gens mis de côté par la société, faire voir ce qu'on ne voit pas d'ordinaire ». Un combat qui se transmet par la littérature, dans cette imagination sans limite : « Tout ce qu'on trouve dans mon livre est dans mon cœur. Et ma plus grande source d'inspiration, c'est mon imagination ». *Venüs*, qui parcourt l'existence de trois femmes sur plusieurs générations, conjugue les différentes difficultés vécues par les femmes au travers de ces décennies. Une démonstration offrant un paysage rétrospectif de ces combats incessants ; un fragment d'état schizophrénique rongé par l'esprit, qui pourtant ne rime pas ici avec fatalité. Une fatalité inexistante également chez Tuğba Doğan. Dans *Le sommeil de Moïse*, la complexité d'expression de la voix féminine est plus profonde qu'un manque de maîtrise des mots. Pour Tomris Alpay, « ce sont les problèmes d'une femme très moderne qui fait de la traduction, qui travaille avec les mots ; mais dans la vie, elle n'arrive pas à trouver leur définition, elle est perdue, entre sa famille, la vie moderne, les jeunes hommes... ». Deux femmes, deux destins qui pourraient ressembler à celui de beaucoup d'autres, dont celles présentes dans leurs œuvres. Personnages imaginaires, elles sont pourtant l'exemple

parfait de ces femmes humiliées, mises de côté et tout simplement accablées par leur simple condition de femme. Cette année et dans la réalité d'un combat social, le jury a décidé de mettre en lumière ces voix.



Les Mille et une nuits romanesques

La conjugaison entre cette nécessité de rendre compte des problèmes sociaux et le jeu habile de l'écriture permet à Şebnem İşıgüzel de sortir, avec des notes d'humour noir, de cette bulle de tragédie féminine. Habitée à écrire sur ce qui ne va pas, elle opère dans *Venüs* une destruction stylistique à l'image de ces vies de femmes brisées. « J'aime la fiction, j'aime jouer avec l'écriture ». Un style qui, selon Nami Başer, professeur de philosophie à l'université de Galatasaray, fait l'esprit d'« un roman féministe avec beaucoup d'humour noir. C'est complètement farfelu, on passe du coq à l'âne, on dirait un film d'Almodovar ». Dans cette maîtrise littéraire, un nouveau souffle est donné à cette réalité féminine : « ce livre parle avec une certaine gaieté de choses qu'on évoque d'habitude sur le ton de la tragédie. Ce qui est émouvant chez Şebnem İşıgüzel, c'est sa désinvolture », a confié Nami Başer. Un humour noir dans lequel s'imbrique une musicalité enchanteresse, reste de ces années d'écriture de contes qu'affectionne Şebnem İşıgüzel. Un univers qui n'a pas tout à fait disparu et qui résonne dans *Venüs*, comme « une nouvelle version des Mille et une nuits », selon Tomris Alpay. On découvre une littérature hybride déstructurée, fragmentée, morcelée, fractionnée au travers d'un amour littéraire puisé par Şebnem İşıgüzel dans nombre d'auteurs féminins contemporains. Sans frontières, c'est la littérature internationale qui s'établit comme échafaud d'influence pour elle, « Je suis la littérature mondiale, les auteurs allemands, français, turcs, et je prends un peu de chacun d'entre eux ». Une impulsion servant l'écriture de sonorités rythmées par ce fil décomposé, outil d'une distance nécessaire entre une sombre réalité et l'éclat des voix.

